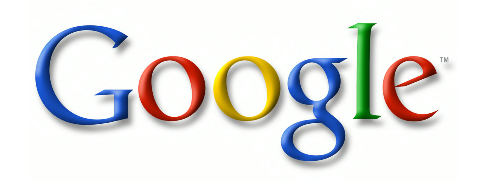
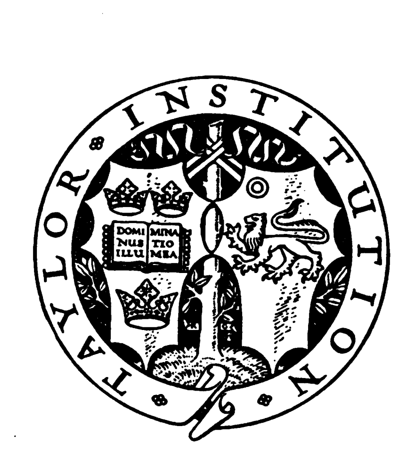



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





LORD RUTHWEN,

OU

LES VAMPIRES.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

LORD RUTHWEN,

OU

LES VAMPIRES.

ROMAN DE C. B.

PUBLIÉ PAR L'AUTEUR

DE JEAN SBOGAR

ET DE THÉRÈSE AUBERT.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES FASTES DE LA GLOIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, Nos. 197—198.

1820.

OBSERVATIONS
PRÉLIMINAIRES.

Il est peut-être essentiel, quand on publie un roman du goût de celui-ci, de répondre d'avance à l'objection inévitable de la critique par un aveu sans détour. L'histoire qu'on va lire appartient à ce genre romantique si obstinément, et peut-être si justement décrié. La seule raison qu'on puisse faire valoir en faveur de ce choix, c'est qu'on ne connaît pas de roman chez les anciens qui puisse être considéré comme modèle classique, et qu'il ne paraît pas qu'Aristote se soit occupé de tracer les règles de cette espèce de composition. Le nom même de roman qui rappelle une langue moderne, une littérature moderne, un âge moderne de l'imagination et du sentiment, exclut l'obligation de cette imitation servile de l'antiquité, condition universelle et

absolue du beau dans tous les arts. Nous sommes trop loin en effet des idées naïves du premier âge pour prendre plaisir aux pastorales amours des héros de Longus, ailleurs que dans cette histoire délicieuse de *Daphnis et Chloé*, qui a perdu chez nous toutefois sa vraisemblance avec ses modèles. Grâce au perfectionnement de nos mœurs, le grand nombre des lecteurs ordinaires de romans repousseraient les peintures cyniques des imitateurs les plus élégans de Lucien ou de Pétrone. Si l'un de ces genres a cessé depuis long-temps d'être classique, parce qu'il a cessé d'être vrai; si l'autre n'a jamais été classique pour les honnêtes gens, parce qu'il n'a jamais été moral, il faut chercher au roman moderne un autre type dans le caractère actuel de notre civilisation, et une autre source d'inspiration dans nos sentimens les plus habituels, dans nos passions les plus prononcées, dans nos superstitions les plus poétiques.

Je suis loin de considérer comme un thème bien favorable à l'imagination et au goût celles de ces superstitions qui, admises comme à regret par les peuples, n'offrent à la pensée que des scènes de terreur. De tels sujets ne doivent être abordés sans doute qu'avec une timide sobriété. Cependant, la fable effrayante des vampires ne pouvait manquer d'être consacrée chez toutes les nations qui l'ont reçue dans leur croyance, par quelques récits romantiques. Elle se retrouve dans plusieurs épisodes des *Contes arabes*. Elle a fourni des élégies chantées dont l'horreur solennelle s'augmente encore de la gravité monotone d'une bizarre mélopée, aux Esclavons des îles et du littoral de l'Adriatique. Enfin, elle a fixé quelque temps l'attention de l'Europe à la faveur d'un nom qui recommande tous les écrits auxquels il s'attache, celui du célèbre lord Byron. Aujourd'hui, pour la première fois, elle fournit une composition développée à notre moyenne littérature. C'est peut-

être assez, et la circonspection délicate qui distingue l'esprit français, prescrira nécessairement à nos écrivains d'être avares à l'avenir de cette ressource téméraire, utile tout au plus pour émouvoir une sensibilité blasée, ou pour irriter une curiosité difficile en sensations. Je pensai toutefois quand on voulut bien me consulter sur ce sujet que deux motifs qui excusent tout en France, excuseraient la tentative de l'auteur. C'est le mérite de l'à-propos et celui de la difficulté vaincue. Je ne doute pas que le public n'accorde comme moi un autre genre de mérite plus rare et plus estimable à ce roman. J'ai cru y reconnaître du moins une grande richesse d'imagination, une variété piquante dans les épisodes, une élégance soutenue dans le style, et j'ai regardé comme une faveur de mon libraire la proposition de m'associer à sa publication.

C. N.

LORD RUTHWEN,

OU

LES VAMPIRES.

VENISE, dont la position hardie semble au-dessus de la pensée des hommes, s'élève, comme par enchantement, au milieu des eaux. Sa célébrité remonte à des siècles déjà reculés; et, redoutable à tous les peuples, son pavillon voyageur a long-temps signalé aux terres étrangères sa puissance respectée sur les mers, le nombre de ses matelots et les souvenirs impo-

sans d'une gloire qui n'est plus. A la fois menacée et protégée par les vagues de l'Adriatique qui l'entoure de toutes parts, Venise présente à l'œil étonné un spectacle effrayant de sévérité ; tandis que non loin de ses lagunes, par un contraste qui enchante et le cœur et la vue, des bois hospitaliers, qu'embellit une nature toujours belle, parent au Lido quelques sites éclatans de verdure et d'une fraîcheur ravissante. C'est dans cette île heureuse que vivait la jeune Bettina. C'est là qu'impatiente d'espérance et d'amour, elle attend l'amant dont elle a pleuré l'absence, et auquel elle voudrait s'unir pour toujours.

Il est minuit. Le beau ciel d'Italie, pur, étoilé, éclaire encore les environs de Venise. La lune dessine au loin l'architecture majestueuse du palais des doges, précieux monument du moyen âge, et sa clarté mélancolique frappe sur les cabanes des gondoliers. Au Lido, la demeure de leur chef se distingue par son étendue et brille d'un éclat nouveau. Des guirlandes de fleurs, suspendues aux arbres, des tables dressées, des barques élégamment ornées, et captives près du rivage, des préparatifs épars de tous côtés annoncent une fête prochaine.

Tout est calme, tout dort. Un vent léger trouble seul le silence

du bois voisin. L'heure est propice aux douces rêveries, aux amoureux mystères. Une fenêtre s'ouvre lentement. Bettina paraît. Seule, au milieu de la nuit, aucun tissu ne voile ses charmes. Le lin qui les protége sans les cacher ajoute encore à sa beauté. Ses cheveux noirs, pendant sur ses épaules, augmentent la pâleur de son visage, et donnent à tous ses traits une expression plus touchante. Sa couche abandonnée la rappelle en vain. Quel chagrin l'arrache au sommeil? Quel est donc le sentiment qui l'agite? Est-ce le regret d'un bien perdu sans retour, ou l'ivresse qui précède un bonheur long-temps désiré? Une vague in-

quiétude se peint dans ses yeux. Attentive, respirant à peine, elle regarde la mer qui déroule à sa vue une distance ignorée. Le moindre bruit qui se perd dans les airs, le son de la cloche solitaire, le cri d'un oiseau dans les bois, le flot qui fuit, la vague qui s'élève, tout lui présente une image qui la charme, une espérance qui l'émeut. Tout à coup son sein se gonfle, son front se colore, sa voix retentit. Elle désigne et de l'œil et du geste un objet lointain qui semble s'approcher. Elle croit voir une barque flottante. Elle le croit, et déjà elle appelle un amant adoré. Vain prestige!... c'est un rocher isolé dont l'ombre, répétée sur les eaux,

paraît d'abord mouvante, et reste bientôt immobile. Bettina reconnaît son erreur, et son cœur oppressé laisse échapper un soupir.

Mais, ô surprise!... Une douce harmonie se fait entendre. Qui vient à cette heure redire un chant d'amour? Pourquoi se cacher? Est-ce un amant étranger? est-ce Léonti? le bois le dérobe aux regards de Bettina. Quel mystère! elle écoute. Hélas! c'est une voix inconnue.

Ah! quel plaisir délicieux,
Lorsqu'au retour d'un long voyage,
Au loin l'horizbn radieux
Découvre le natal rivage,
Et qu'enfin paraît à nos yeux
Le clocher vieilli du village.
Pour l'impatient voyageur

Tout est plaisir, tout est bonheur,
Et tout charme son âme émue.
Chaque site enchante sa vue,
Chaque pas fait battre son cœur.
Tout lui rappelle son jeune âge :
La fleur des bois, le vert bocage,
L'arbre, la colline, le lieu
Où naquit son premier hommage,
Où gémit son premier adieu.
Bettina !....

O ciel! s'écrie Bettina, Léonti !.. A peine ce cri est échappé, le chant, l'harmonie, tout cesse ; et, comme un songe, vague délire des sens, dont un réveil subit détruit l'illusion passagère, tout a disparu. Bettina prête encore l'oreille. Profond silence. L'écho seul répond à sa voix, et le nom de Léonti expire au loin sur le rivage. Ce n'est donc pas lui. Mais quel

est cet amant mystérieux qui a fui au nom d'un rival préféré? Sera-t-il assez généreux pour ne point la faire repentir de s'être imprudemment trahie par un seul mot, indiscret aveu d'un cœur trop plein de ce qu'il aime.

Se livrer à des sentimens qu'il faut à la fois et cacher et sentir, se faire un besoin des alarmes, une habitude de la contrainte, trouver dans le rêve de ses peines un charme accoutumé, et dans les affections les plus chères un tourment continuel ; s'attrister d'un regard, s'inquiéter d'un sourire, se trahir par un mot, se consoler par une larme, et, sur le point d'obtenir un bonheur pro-

mis, voir tous les jours, à toute heure, à chaque instant, mille craintes en troubler l'espérance; tel est le sort des femmes dans une vie qui, agitée par de longs chagrins et des succès de courte durée, s'écoule rapidement sans laisser le temps de la diriger, et qui, commençant par des erreurs, échappe à l'ennui par des souvenirs, fuit à travers l'oubli des autres, et se perd dans les regrets.

Bettina aimait Léonti. Nés sur les mêmes bords, ils avaient passé ensemble leurs premières années. Leur amour s'accrut par le temps et les obstacles. Une querelle sur des intérêts légers, une rivalité d'état divisa leurs familles autre-

fois unies par les liens d'une amitié qui paraissait à l'abri de tous les événemens orageux de la vie. Bientôt Léonti, refusé par le père de son amante, et privé, jeune encore, d'une mère adorée, quitta l'asile de ses pères, et chercha dans la carrière des armes un refuge contre le malheur. Il espérait que la gloire essuierait un jour les pleurs de l'amour, et que Torelli accorderait au défenseur de Venise ce qu'une haine injuste lui faisait refuser au simple gondolier. Il avait encore, pour vaincre sa résistance, un puissant appui dans la mère de Bettina. La bonne Vérina chérissait sa fille, et protégeait les deux amans. C'est aussi sur cette tendre

mère que la jeune vénitienne se reposait du soin de son bonheur, et tout son bonheur était de devenir l'épouse de celui qui, ouvrant son cœur à l'amour, avait fait naître ses premières alarmes et décidé du sort de toute sa vie. Léonti avait déjà combattu pour la patrie, et son régiment rappelé était arrivé depuis peu de jours. Il avait annoncé son retour à Venise, et promis de paraître à la fête des gondoliers. Il sait que tout s'apprête à la célébrer, et au milieu des jeux divers, des scènes tumultueuses de gaieté, et des danses vénitiennes, il doit s'offrir aux yeux de sa bien-aimée, et obtenir d'elle une secrète entrevue. Voilà

le sujet qui absorbe toutes les pensées de Bettina. La raison dort quand l'amour veille. La fille de Torelli a dit son secret aux vents infidèles, elle a confié son trouble au calme de la nuit, et ses vœux impatiens ont devancé l'aurore.

Enfin, le jour paraît. Des cris de joie frappent les airs. La rame pousse avec rapidité, loin des bords, la gondole préparée par des mains habiles. La barcarolle répetée se mêle au bruit léger de la guitare dont la corde docile bondit sous la main qui la presse, et l'écho du rivage, comme un instrument imitateur, redit au loin que le sol inspirateur de l'Italie est la patrie des chants mélodieux.

Partout la scène est animée. Tout le monde se livre à la joie. Bettina, seule, est pensive. Insensible aux hommages que lui attirent sa parure et sa taille élégantes, aux cris d'admiration qui éclatent autour d'elle, elle ne voit et n'entend rien. Elle ne se doute pas que son air distrait l'embellit, que sa mélancolie répand un nouveau charme sur toute sa personne; elle danse, on applaudit à sa légèreté, à sa grâce enchanteresse; elle ne s'en aperçoit pas. Cependant ses yeux inquiets se mouillent malgré elle; une larme tombe et trahit le secret de sa tristesse. Une seule idée la possède. La fête s'avance, et Léonti n'arrive pas.

Tout à coup un étranger se présente. Ses vêtemens, ses manières nobles décèlent un rang élevé; mais ses traits altérés, son regard farouche, démentent la tranquillité d'âme qu'il s'efforce de faire paraître, et son front sillonné atteste à tous les yeux que des chagrins affreux ont tourmenté sa vie. On l'accueille avec un empressement respectueux, on lui demande ce qu'il désire. Il répond en ces termes :

« Fuyant le tumulte importun
» des villes, je suis venu sur ces
» bords que vous habitez. J'allais
» errant dans vos bois, doux abris,
» frais asiles, quand soudain des
» sons joyeux ont frappé mon

» oreille. Le tableau du bonheur a
» pour moi un attrait auquel je ne
» puis résister. Voilà pourquoi j'ai
» dirigé mes pas de ce côté. Con-
» tinuez vos jeux. Je ne veux point
» les troubler. » Il a dit; on se ras-
sure, et les danses recommencent.

L'étranger a bientôt remarqué Bettina. A la vue de cette beauté qui a la fraîcheur de la fleur nouvelle, son visage conserve sa pâleur livide, mais un feu intérieur a rougi ses lèvres, et son sourire est effrayant. Il s'approche d'elle, l'interroge avec intérêt, devine la cause de l'inquiétude d'un cœur inhabile à cacher ses impressions rapides. Il la plaint, la console, lui offre de la servir, et captive, sans

efforts, sa confiance trop prompte à se donner par des soins empressés et d'aimables prévenances. Le plus beau présent du ciel est l'innocence ; mais elle est sans défense contre le charme empoisonné de la séduction, et, comme la fleur des champs, battue par le vent d'automne, un instant la flétrit pour toujours.

Cependant la fête continue. Pendant que les danseurs se reposent, une Tyrolienne a pénétré au milieu d'eux. Elle raconte sa vie errante ; ses succès aux terres étrangères, et dit que par son art magique elle peut prédire l'avenir. Aussitôt des groupes se forment autour d'elle. On feint d'écouter

avec indifférence ces oracles populaires ; et tel est cependant l'attrait de tout ce qui sort des règles communes, et touche au merveilleux, que, sur la foi d'une devineresse vagabonde, la châtelaine et la bergère s'affligent également d'un chagrin dont une bouche impure les menace, et se réjouissent d'un bonheur incertain annoncé avec assurance. C'est ainsi que souvent on a vu la crédulité porter l'effroi dans le palais, et l'espérance dans la chaumière.

Les discours de la tyrolienne amusent, intéressent, et personne n'ose la consulter. Sa présence inspire mille projets secrets à l'amant sans espoir, à l'époux infidèle, et

plus d'un jeune cœur, tremblant de perdre ce qu'il aime, voudrait trouver dans la confidence de sa bonne fortune la fin prochaine du mal qui le tourmente.

Habile à lire la pensée dans les regards qui cherchent à l'interroger, Elmoda connaît les craintes et les vœux qu'elle inspire. Elle agite dans l'air sa baguette mystérieuse, compose son geste, son visage, sa voix, et commence ainsi une improvisation prophétique :

« O vous qui m'entourez, écou-
» tez mes chants.

» Je vous dirai les prodiges d'un
» art dont l'origine se perd dans
» les traditions des premiers âges.
» Les astres consultés dans les

» champs de la Chaldée, les mys-
» tères honorés sur le rivage égyp-
» tien, et les oracles fameux de la
» Grèce nous ont révélé leurs se-
» crets redoutables.

» Messagères envoyées sur cette
» terre d'exil, un pouvoir surna-
» turel nous a rendues les arbitres
» des destinées humaines.

» Peuples! élevez vos prières
» jusqu'à nous. Rois de la terre!
» abaissez-vous devant nos inspi-
» rations savantes.

» Nos prédictions sont infailli-
» bles. Elles disent à l'orgueilleux
» qui triomphe: N'espère plus rien
» de la fortune; à la faiblesse: Es-
» père encore; à la vertu: Tu seras

» toujours pure et respectée si tu
» restes toujours oubliée.

» Nous prédisons une mort glo-
» rieuse au courage, des esclaves
» inconstans à la beauté; l'aban-
» don au malheur; des succès à
» l'intrigue, et des disgrâces à la
» fidélité.

» Vous tous! qui voulez con-
» naître votre sort, paraissez de-
» vant moi. Mon regard va péné-
» trer jusque au fond des cœurs. »

Le chant d'Elmoda a cessé. Le gondolier reste immobile, la jeune amante a tressailli, et la voix des oracles voyageurs, qui appelle en vain la confiance, porte déjà l'épouvante autour d'elle.

Mais l'air distingué de l'étranger

a fixé l'attention de la sibylle du Tyrol. Elle s'avance vers lui : « Seigneur, dit-elle, voulez-vous connaître votre avenir ? Je vous dirai même tout ce qui vous est arrivé jusqu'à ce jour. — Non, » répond l'étranger, d'un ton sévère. Alors se tournant vers Bettina : « Jeune fille, ajouta-t-elle, ouvrez cette belle main, donnez. Pourquoi tremblez-vous ?...... Aimable enfant ! vous avez bien du chagrin. Vous attendez quelqu'un. C'est un amant. — Un époux, dit Torelly. — Quoi ! mon père... — Il a chanté cette nuit sous tes fenêtres. Je l'ai entendu. Il est né au village voisin ; mais il a passé sa jeunesse parmi nous. — Son nom ? — Tomaso. Je

lui ai promis ta main, et je m'étonne qu'il ne soit pas venu à la fête. — Il viendra, dit la Tyrolienne à Bettina. — Qui? — Celui que vous aimez. » Bettina répond par un soupir.— « Attendez, votre sort m'intéresse. Je veux en pénétrer tout le mystère. » Elmoda tire alors de son sein des tableaux magiques, où sont tracés des caractères divers; elle les mêle, les consulte, recommande un profond silence, et poursuit son examen. Une vive émotion se peint dans tous ses traits. Son œil est égaré, ses mains tremblent, sa bouche frémit : grand Dieu! je vois.... — Que voyez-vous? répètent plusieurs voix. — Un malheur, un

crime affreux. — Parlez. — Cette jeune fille. — Bettina? — Bientôt. —Achevez.—Oui, bientôt, Bettina doit mourir !... »

A ces mots, un cri part du côté du bois. Un jeune soldat s'ouvre un passage à travers la foule, s'élance, et s'adressant à la Tyrolienne : « Malheureuse ! qu'oses-tu dire?... » C'est Léonti. Une extrême pâleur couvre le visage de Bettina. Sa force l'abandonne. « Oui continue Elmoda, ses jours sont menacés. Son sang sera desséché goutte à goutte. Tremblez pour elle, tremblez, ô vous qui m'entourez ! fuyez tous. —Fuyons. — Apprenez qu'un vampire... — O ciel! dit Léonti, un vampire!... Est-il

possible ? Parle, où donc est-il ? — Il est sur ces bords, parmi vous, ici même, et c'est.... — Arrête, femme imprudente, dit l'étranger, en lui lançant un regard terrible. Cesse tes impostures. C'est de l'or que tu veux. En voilà. Gagne ta vie, sans prédire la mort des autres. Retire-toi, ou crains ma colère. »

« O Bettina, s'écrie Léonti hors de lui, Bettina, ma bien-aimée ! reviens à toi. C'est moi, moi, ton amant qui t'en prie, qui te presse, te couvre de larmes. C'est vainement qu'on en voudrait à ta vie. Qui l'oserait, quand je vis pour t'adorer, pour te défendre ? Va, ne crains rien ; crois en mon amour et ma rage. Avant qu'on eût péné-

tré jusqu'à toi, mon bras serait prompt à te venger; et ce fer, plus rapide que la flèche qui fend les airs, serait mille fois plongé dans le cœur du coupable. »

Tout le monde a fui. La Tyrolienne elle-même s'est éloignée. Torelli et Vérina sont glacés d'épouvante. Bettina a repris ses sens. Son étonnement est extrême. Son sourire, auquel le malheur imprime une douceur divine, son front virginal, que la pudeur colore, son embarras et l'agitation qui le suit, tout en elle exprime qu'elle n'est occupée que de l'amant qu'elle adore, et du bonheur d'être près de lui, dans ses bras. Le reste semble effacé de sa mé-

moire. Une mère alarmée la soutient. Léonti la rassure, lui prodigue les noms les plus tendres. Sa main tremble dans la sienne. Son père le voit, l'entend, et son regard n'a rien de sévère.

« Venez, dit alors l'étranger, quittons cette foule importune. Oubliez une vaine terreur. Ne connaissez-vous pas l'audace de ces femmes qui, avides d'un salaire honteux, ne respectent rien pour l'obtenir? N'osant juger le présent plus facile à interroger, elles chargent un avenir, impénétrable à tous les yeux, des désordres de leur imagination délirante. Elles intéressent ainsi les esprits timides à leurs prédictions mensongères. Que les hommes sont

crédules ! Comme la passion les égare ! Que de faiblesses dans ces êtres si fiers, si orgueilleux dans la prospérité, et si abattus, si dignes de pitié à la moindre crainte d'un revers dont ils supposent l'existence ! Cependant ménageons la sensibilité de la jeune Bettina. Son cœur n'est que trop disposé à recevoir de tristes impressions. Venez, Torelli, précédons-les à votre demeure. Je connais tout ce qui vous intéresse, et je veux vous offrir les conseils d'un ami. » Il dit, et tous deux, se livrant à une conversation animée, ont bientôt franchi l'espace qu'ils avaient à parcourir.

En ce moment, Léonti ne peut se défendre d'un mouvement de

jalousie et de méfiance. Cet étranger l'inquiète. Bettina se hâte de dissiper ses soupçons. « Ce sera notre protecteur, dit-elle, il me l'a promis. Tu le vois, il parle à mon père, dont la complaisance est aujourd'hui d'un heureux présage; et si, par ses soins, ses prières, le respect qu'il inspire, il parvient à m'unir à tout ce que j'aime, je lui devrai plus que la vie. O Léonti! cher objet de tous mes vœux! ô ma mère!.... Elle ne peut plus parler. Elle pleure. Ce sont les pleurs d'une douce joie. Pauvre Bettina! Son cœur palpitant se livre au plus délicieux espoir, et peut-être!... On arrive à la demeure de Torelli. On prend place autour

d'une table préparée pour le repas du soir ; et là, par son langage persuasif, l'étranger flatte la générosité de son hôte, encourage les deux amans, calme l'inquiétude d'une mère, et charme tous ceux qui l'écoutent.

Mais si toutes les pensées de Léonti se sont portées d'abord sur le danger que vient de courir sa chère Bettina, plus calme maintenant, il se rappelle le tumulte qui a terminé la fête. Les dernières paroles d'Elmoda se présentent sans cesse à son esprit, et un funeste pressentiment le poursuit, l'obsède malgré lui. Il cherche à deviner où peut être le vampire qu'elle a voulu désigner. Le nom seul de vampire lui

cause un secret effroi qu'il ne peut surmonter. Il doute, il ne peut comprendre qu'il existe des hommes capables de toutes les horreurs qu'on attribue à ces monstres, invisibles destructeurs d'un sexe, admirable ornement de la vie, et dont la faiblesse est déjà livrée à tant de périls. Il questionne l'étranger qui sourit, et d'un air aimable s'empresse de lui répondre.

« L'histoire, dit-il, en déroulant sous nos yeux le bouleversement des empires, et les révolutions des peuples, marche, à travers les siècles qui se succèdent, entourée de grandes vérités et de fictions diverses. Les

» unes sont des leçons qu'on ou-
» blie, les autres des tableaux fa-
» buleux qui plaisent, et qu'on
» reproduit sous différentes for-
» mes. Il est de ces erreurs chères
» à la crédulité populaire, et qui
» même contribuent aux délasse-
» mens des classes élevées de la
» société. Le soir d'un hiver ri-
» goureux, lorsque la neige tombe
» par flots, la pluie par torrens,
» ou que le vent des orages ébranle
» les arbres de la forêt, le bûche-
» ron fatigué se repose à la clarté
» inégale d'un feu pétillant ; il
» gronde sa jeune famille que l'ef-
» froi groupe autour de lui, et lui-
» même, écoutant avidement un
» récit qui l'attache, il croit voir

» des fantômes errans dans des
» ruines; tandis qu'au château de
» rians mensonges abrégent l'en-
» nui de la veillée.

» Long-temps on a cru que le
» vampirisme était l'emblème de
» la perversité des hommes et de
» la fatalité attachée aux êtres ver-
» tueux. Le monde n'offre que
» trop souvent le tableau de l'in-
» gratitude et de la corruption,
» écrasant de leurs succès inouïs
» l'innocence qui succombe, et la
» fidélité qui gémit dans l'oubli.
» On dit que des hommes trahis,
» malheureux pendant leur vie, et
» mourant la vengeance dans le
» cœur, reviennent après leur
» mort signaler partout leur pas-

» sage par des scènes sanglantes ;
» mais il est plus consolant de
» penser que le ciel, bornant le
» nombre de ces êtres impitoya-
» bles, a voulu les montrer au
» monde pour graver avec plus de
» force, dans le cœur des autres
» hommes, l'horreur du crime, et
» le sentiment sublime d'une vie
» éternelle; et, comme il répugne
» à la bonté divine de produire
» deux fois de pareils monstres,
» elle a permis que les mêmes
» âmes, recouvrant des dépouilles
» mortelles, apparussent encore
» pour désoler la terre. Étrangers
» au remords, à la pitié, les vam-
» pires choisissent pour victime
» l'être le plus charmant par sa

» forme ravissante, le plus intéres-
» sant par sa faiblesse, le plus en-
» chanteur par sa beauté; et, sem-
» blable à l'oiseau des bois qui,
» frappé d'un charme qui l'attire
» et dont il ne peut éviter le dan-
» ger, voltige à regret de branche
» en branche sans pouvoir pren-
» dre son vol accoutumé, s'avance
» malgré lui, s'arrête, jette un cri
» douloureux, et tombe enfin près
» du reptile qui l'aspire, la femme
» devient bientôt la proie du vam-
» pire qui la suit pas à pas. »

O ciel! dit Léonti, et l'on ne délivre pas la terre de ces monstres horribles! — Il n'est aucuns signes certains pour les reconnaître, et, par une bizarrerie dont le con-

traste n'est pas sans exemples dans la société, ils cachent leur perfidie sous les dehors les plus attrayans. — Ils existent donc? — Je dois le croire, continue l'étranger, et vous allez en juger par un événement dont j'ai été le témoin.

» J'aime beaucoup les voyages; et, pour varier mes plaisirs, je ne reviens jamais dans les pays que j'ai visités. Rien ne donne plus d'étendue aux conceptions humaines que le tableau renouvelé du caractère, des mœurs et des usages des peuples. La pensée s'agrandit par la comparaison de tant d'objets divers, et le feu du génie se rallume pour peindre à grands traits les sites romantiques de la Provence,

les riantes campagnes de l'Italie, l'aride sol des déserts et le climat glacé du Moscovite.

» J'avais parcouru le vaste empire des Czars, et lorsque à mon retour j'eus traversé l'antique ville de Kœnigsberg, baignée par les eaux verdâtres de la Spregel, l'horizon découvrit à ma vue les nuages qui se confondent avec l'immensité de la Baltique. Cette mer imposante, rivale de l'Adriatique et toujours couverte de matelots, hardis navigateurs, ouvre ses ports industrieux aux richesses des deux mondes. Après avoir consacré quelques jours à examiner tous les produits précieux conquis par l'insatiable cupidité des hommes, je

poursuivis ma route, et côtoyant les bords ombragés de la Vistule, je portai mon œil observateur dans les fertiles contrées de la Pologne : cette belle province, si jalouse de sa liberté, est peuplée d'agriculteurs involontaires qui naissent et meurent dans la servitude. Près d'un foyer suspendu sur des pierres entassées, grossier édifice construit par des mains inhabiles, le Polonais, enveloppé d'une fourrure épaisse, semble plutôt engourdi par la paresse que par le froid rigoureux de ses hivers. Des châteaux épars, seules habitations ouvertes à l'hospitalité, annoncent que l'opulence est le partage des familles puissantes, et l'oppression,

la loi qu'une invincible nécessité impose à toutes les autres. A l'époque où les frimas couvrent la terre, une solitude profonde règne de toutes parts dans les champs de la Pologne. La nature y semble un vaste désert où l'on ne trouve que des arbres blanchis par la neige, quelques vestiges d'un passage à demi effacé, et le souffle du vent du nord, mobile indicateur souvent remplacé par la brise qui s'élève. Le voyageur, errant sans guide, interroge ces faibles indices d'un chemin dont il cherche vainement la trace perdue sous la glace. C'est alors que l'aspect importun des campagnes inhabitées inspire à l'âme d'effrayantes méditations.

Cette tristesse se prolonge jusqu'aux portes de Varsovie. Là, tout change : une ville immense, des flots de peuple répandus sur des points divers, des scènes variées et des palais magnifiques étonnent partout les regards. L'ornement bruyant des chevaux dociles au frein qui les dirige, annonce seul au loin le rapide passage du traîneau disparaissant sur la neige qui cède à ses efforts inaperçus ; et l'élégante Polonaise, protégée par une parure autour de laquelle brille l'hermine plus blanche que le sol mouvant qu'elle presse de ses pieds délicats, montre à l'œil enchanté et sa taille élancée et sa tête charmante... Pardon-

nez si je peins avec entraînement des lieux où mon cœur s'est rempli de souvenirs dont rien ne troublerait la douceur, s'il m'était permis d'oublier le récit que je vais vous faire.

» Forcé de m'éloigner de la Pologne, j'étais déjà à vingt milles de Varsovie ; ma voiture égarée dans des routes couvertes de neige, s'arrête tout à coup. Il était nuit, les chevaux ne pouvaient plus avancer ; le postillon m'indique un château et me presse d'aller y chercher un abri : je m'y décide, une porte était entr'ouverte ; j'entre, aucun domestique ne se présente : j'appelle, personne ne répond. Cependant le château était habité, une

vive lumière éclairait un appartement qu'on distinguait au fond, à travers les arbres du parc; je marche de ce côté, non sans quelque répugnance. Le silence qui m'entourait m'inspirait même un peu de frayeur; enfin j'arrive et je trouve, auprès d'une table servie avec élégance, une femme jeune et brillante de beauté; mais inanimée et la tête penchée sur un fauteuil comme si, surprise par le sommeil, elle eût cédé à un assoupissement involontaire. Tout me confirma d'abord dans cette première idée: quatre petits enfans étaient près d'elle; l'un la couvrait de caresses en pleurant, deux autres l'appelaient, et une jeune fille

dont l'âge échappait à peine à l'enfance, s'efforçait de les faire taire. Elle courut à moi dès qu'elle m'eut aperçu, et me dit avec une ingénuité touchante : — Monsieur, maman a besoin de repos, elle a tant pleuré aujourd'hui, ne la réveillez pas, voyez, elle dort. — Surpris du tableau qui frappait mes yeux, j'interroge la jeune fille, elle me répond : — Nous étions à souper, un ami de maman était avec nous; il parlait, maman pleurait, il s'est approché d'elle, et je ne sais pourquoi, mais ce méchant homme m'a causé une frayeur!... enfin il est parti. Maman est devenue pâle, a écrit un moment sur ce papier; tout à coup elle a crié :

Élisca!... c'est ainsi qu'on m'appelle; j'ai couru sur ses genoux, elle m'a regardée, son regard me faisait peur, et puis,.. voilà comment elle s'est endormie.

» Alors un sinistre soupçon s'empare de moi. Je prends le papier des mains d'Élisca. Je le lis. Il contenait quelques lignes tracées avec peine. Je me les rappelle. Les voici : Le monstre !.... Je lui ai donné l'hospitalité... Je me suis perdue.... il m'a trahie.... Je l'aimais, et il m'assassine.... Je n'ai plus qu'un reste de vie... ma force s'éteint. Mon sang est tari... O mes pauvres enfans! qu'allez-vous devenir !... O ciel! prends pitié.... Élisca !.... » J'examine cette mal-

heureuse mère, j'essaie de la rendre à la vie. Vains secours !... elle n'était plus. Elle avait été la victime d'un vampire. — D'un vampire, dit Torelli. — Je le vis lui-même.—Lui-même, ajouta Léonti, en frémissant de colère. — Il revint, prit dans ses bras la jeune fille, qui s'élança sur lui pour le frapper de ses faibles mains ; et bientôt cette intéressante Élisca, image d'une fleur naissante qu'un vent brûlant dessèche sur sa tige, Élisca avait cessé de vivre. Je me hâtai de quitter ce spectacle affreux. »

« Quoi ! s'écria Léonti, vous n'avez point enfoncé un poignard dans le cœur de ce scélérat ? — Im-

possible. — Il fallait au moins le livrer à la justice. — Pour le traiter avec moins de rigueur, j'avais des raisons que je ne puis vous dire, répondit l'étranger en souriant; mais il se fait tard. Jeune homme, retirons-nous. Adieu, bon Torelli ; au revoir, charmante Bettina. »

Que de sentimens confus fait naître dans l'âme de Léonti tout ce qu'il vient de voir et d'entendre ! Une tristesse involontaire, indice d'un malheur prochain, le jette dans un profond accablement. Il suit l'étranger, il est près de lui, et le chemin qu'il parcourt échappe à son attention. En s'éloignant de Bettina, il éprouve cette fois une

inquiétude dont il ne peut se rendre compte. C'est surtout au moment où la gondole qui doit les conduire à Venise qnitte les bords chéris du Lido, que son cœur bat avec plus de force. Un serrement inexprimable le saisit. Cette mer immense qui s'offre partout à sa vue, le calme de la nuit, peut-être même un de ces funestes pressentimens, avertissemens secrets du ciel, qui portent au fond de l'âme un trouble agitateur contre lequel l'esprit de l'homme veut vainement se révolter; tout l'importune et redouble sa tristesse. Mais alors, par un contraste qui n'est que trop fréquent dans les scènes rapprochées de la vie, un joyeux prélude se fait

entendre auprès de lui. La barque fuit, sillonnant à peine la surface des eaux, et le gondolier qui la dirige a déjà dit le refrein d'une barcarolle aimée des jeunes filles du Lido. Bientôt il chante.

« L'étendard de Venise t'appelle
» sur des rives lointaines. Pars, ô
» gondolier ! mais n'oublie pas la
» patrie où tu naquis pour ta
» gloire, où tu aimas pour ton
» bonheur. Si le sort trahit ton
» courage, pour te consoler, sou-
» viens-toi de la beauté qui pleure
» ton absence ; et, si tu reviens
» vainqueur des combats, ne crains
» pas de confier ton impatience à
» la fragile nacelle sur laquelle tu
» dois braver les vagues d'une mer

» irritée. Hâte-toi ; on t'attend. Le
» baiser de l'amour sera ta récom-
» pense. Alors, ô gondolier! dé-
» pose ton armure sur le rivage,
» prends ta guitare, et redis ton
» chant de bonheur. »

A ces vers, qui semblent retracer des périls et des espérances qu'il a connus lui-même, Léonti sort de sa profonde rêverie. Il écoute. Le gondolier répète son refrein, frappe les flots de sa rame, et continue un chant que le suffrage des Vénitiens a rendu populaire :

« Jeune amant ! l'hymen va
» couronner tes vœux. Le front
» virginal de ta bien-aimée se
» couvre à ta vue du charme d'une
» pudeur passagère. Entends son

» chant d'amour. Élégante et pure,
» sa voix mêle au serment reli-
» gieux ton nom qui là fait tres-
» saillir. Le flot qui fuit est moins
» doux dans sa course, les chants
» du matin, ne sont pas plus tou-
» chans, et déjà c'en est fait, Ro-
» sella est à toi. Discrète amante,
» elle t'aimait sans te le dire ;
» épouse heureuse, elle peut t'ai-
» mer encore et te le dire toujours.
» O gondolier ! chante ton bon-
» heur. »

Il a dit, et, cédant d'elle-même à ses efforts répétés, la gondole atteint le rivage.

En mettant le pied sur le sol de Venise, l'amant de Bettina soupire, et son cœur n'a pas la force

de surmonter le vague sentiment de tristesse dont il est dévoré. L'étranger qui, depuis leur départ du Lido, n'avait prononcé aucune parole, et s'était montré également insensible aux gémissemens de Léonti et aux chants du gondolier, rompit enfin le silence. « Je vais vous affliger, lui dit-il, un ami a quelquefois un pénible devoir à remplir; mais, vous m'intéressez, et je dois vous instruire de votre sort. — Parlez, répond vivement Léonti, je m'attends à tout. » L'étranger reprend ainsi : « L'évanouissement de Bettina et la frayeur qu'une misérable aventurière a su inspirer à tous les esprits, a d'abord fait taire l'injuste

ressentiment que Torelli conserve contre vous; mais il a bientôt repris sa première résolution. Ce n'est que par mes conseils et sur mes vives instances, qu'il a consenti à ménager la santé altérée de sa fille, et à vous recevoir dans sa demeure. Vous avez goûté quelques instans d'un bonheur qui n'a eu que la durée d'un songe. C'est ainsi qu'au milieu des soucis rongeurs d'une position désespérée, la moindre lueur d'un sort moins affreux endort un moment la douleur qui paraît loin de nous, et qui, bientôt plus vive, revient pour ne plus nous quitter. Tel est enfin le malheur qui vous menace. Perdez toute espérance. Torelli

m'a chargé de vous dire de respecter la volonté d'un père, et de ne plus reparaître dans des lieux où votre seule présence est un sujet de trouble. — Eh! quoi! dit en sanglotant Léonti, rien ne peut le toucher, eh bien! je fuirai donc. Oui, je fuirai... Mais, que dis-je?... Que deviendra Bettina? Je la connais. Elle en mourra, et j'en serai la cause... Non, non, s'écria-t-il, avec l'accent de l'égarement, je ne la trahirai, je ne l'abandonnerai jamais! — Eh bien! dit l'étranger, pour ne pas vous séparer d'elle, vous n'avez plus qu'un moyen. — Lequel? Hâtez-vous de me l'apprendre. — Il faut l'enlever. — L'enlever! grand Dieu!... Mais

comment ?... Sans appui. — Vous en aurez. — Sans fortune. — Disposez de la mienne. — Ami trop généreux ! — Je vous offre du service dans l'armée d'Écosse. Vous partirez avec une lettre pour le général qui la commande. C'est mon parent, mon ami. Il aura soin de votre avancement. — Mais, mon régiment... mon colonel qui m'estime et me protége ?..... — Votre fuite sera ignorée. — Mon honneur !... — L'honneur !... D'affreux revers m'ont appris à connaître les hommes et à juger les événemens. Un jour vous ne serez plus entraîné par les erreurs d'une ardente jeunesse ; alors, vous apprendrez, par la cruelle expérience que l'âge

apporte avec lui, que l'honneur, vain mot, vrai fantôme, n'est que l'illusion d'un orgueil déguisé. Jeune homme, songez à votre bonheur. — Si je ne puis y songer qu'en devenant coupable, j'y renonce. — Vous renoncez donc à Bettina? — Renoncer à Bettina!... impossible. — Signez donc cet engagement. — Donnez, je me livre aveuglément à vos conseils. — Je me charge de tout. — Vous protégerez notre fuite. — Une barque vous attendra près du rivage? — Quand? — Demain, à la pointe du jour. — C'est convenu. — Comptez sur moi. — Adieu! dit Léonti d'une voix étouffée.

Cependant les heures de la nuit

s'écoulent lentement. Pendant que Léonti est dans la plus grande agitation, Bettina, ignorant le sort qui l'attend à son réveil, et fatiguée des scènes pénibles de la journée, cède à l'accablement d'un profond sommeil. Un songe riant agite délicieusement ses sens et flatte son imagination, qui lui présente la séduisante approche d'un avenir rempli de charmes. Son bonheur est assuré. Plus d'obstacles, Léonti est à ses pieds, ivre d'amour et de joie. Il l'appelle sa tendre amie, son épouse adorée. Son père la conduit à l'autel. Le prêtre va les unir. Tout à coup une violente tempête se déclare. L'orage éclate, les éclairs brillent, la foudre gron-

de, les portiques du temple saint s'écroulent, tout vole en éclats, et Bettina, renversée, tombe sans vie.... Elle s'éveille en sursaut. Une pierre a frappé sa fenêtre. Elle se lève. Une voix lui crie : « Je t'attends dans le bois.» Elle ouvre avec effort ses paupières appesanties, elle regarde.... Personne ne s'offre à sa vue.

Elle reste un moment immobile d'étonnement. Est-ce une réalité? est-ce un songe dont l'illusion se prolonge. Elle rappelle ses esprits. Le bruit qu'elle a entendu n'est point une chimère; elle a bien reconnu la voix de Léonti. Ces mots : « Dans le bois !...» retentissent encore à son oreille. Son

père est absent. L'heure est propice pour se rendre à l'endroit indiqué. Elle revêt à la hâte ses vêtemens légers ; mais telle est la force du désir de plaire chez les femmes que, même à travers mille idées confuses, la jeune amante de Léonti donne des soins à l'élégante simplicité de sa parure. Sa belle chevelure flotte au gré du vent du matin. Un simple ruban, gage d'amour, en retient les boucles charmantes sur son cou plus blanc que l'hermine. Elle part enfin d'un pas tremblant pour le rendez-vous mystérieux.

Elle erra long-temps sans trouver Léonti. Enfin, elle l'aperçut dans un lieu écarté et près du ri-

vage. Il était pâle, rêveur, et ses regards fixés sur l'Adriatique semblaient en mesurer l'étendue. Bettina courut à lui, et lui dit, en l'approchant : « Qu'as-tu, cher Léonti, d'où vient qu'en me voyant tes traits abattus peignent l'inquiétude ? — Dis l'impatience, ô Bettina ! aujourd'hui, dans un moment, je vais savoir si tu m'aimes. — Hélas ! en peux-tu douter ? répondit-elle avec l'abandon, l'entraînement le plus passionné. Depuis que ma bouche a fait le serment de n'être qu'à Léonti, je n'ai jamais eu d'autre désir, d'autre espoir, d'autre idole que lui. En ton absence, j'ai langui dans les regrets, j'ai séché dans les larmes ;

la colère d'un père, tant de vœux dédaignés, tant d'obstacles bravés et de chagrins soufferts, rien n'a pu, cher Léonti, rien ne pourra jamais étouffer dans mon âme cet amour qui remonte au berceau de notre vie. — Eh bien! arme-toi de courage. — Le temps des épreuves est passé. Le sort plus doux nous laisse peu à craindre, et tout à espérer. — Détrompe-toi. — Mon père t'a vu hier sans répugnance. — Il l'a feint du moins. — Il consentira peut-être.... — D'après son ordre, je ne dois jamais te revoir. — O ciel! Qui donc a pu te dire?... — L'étranger. — L'étranger?.... — Il faut partir. — Partir! Léonti, tu veux m'abandonner? — Tu me suivras.

— Qu'oses-tu me proposer? — C'est le seul parti qui nous reste. — Tu aimes Bettina et tu veux la déshonorer! — Je veux la sauver. — Tu prétends me sauver et tu me donnes le funeste conseil de trahir ma famille et mon honneur? cher Léonti, je t'en supplie, reviens de ton égarement. Pense au malheur qui nous poursuivrait en tous lieux. — Je ne pense qu'à Bettina. Tout est prêt pour notre fuite. — Notre fuite! Non, non, ne l'espère pas. — Adieu, donc! — Léonti! ne reconnais-tu plus cette voix qui te fut si chère? Quoi! tu pars? quoi! tu fuis? tu me laisses seule en ce lieu?... — Tu pleu-

res? — Ingrat, que j'ai tant aimé!
— O Bettina! ne cherche point à me détourner d'un parti nécessaire. En restant, je suis un obstacle à ton bonheur. — Qu'oses-tu dire?
— J'irai, je fuirai dans de lointains climats, et là, sur l'âpre sommet d'un rocher sauvage, ou sous quelque abri inhabité, le ciel seul sera témoin de mon insupportable douleur. Malheureux de t'avoir aimée, de t'adorer toujours, plus malheureux de ne plus te le dire, sans patrie, sans asile, attendant la mort sans voir autour de moi un ami sur les larmes duquel je puisse compter, mes cris te demanderont encore à la solitude du désert, chaque jour mes soupirs s'envoleront

vers toi ; ma triste voix nommera Bettina, et mes larmes...—Arrête! Léonti... tu me déchires le cœur... déjà mon sang se glace dans mes veines... Prends ma main... sens-tu.....? elle est tremblante.... elle est humide d'une froide sueur. Léonti!... au nom du ciel! prends pitié de moi! —Il faut nous séparer. — Je ne te quitte plus. — Suis-moi. — Je ne le puis. — Le temps presse ; adieu, je pars. — Ah!... demeure. Écoute une amante qui t'adore, qui te prie.... Cruel! regarde.... je suis mourante à tes pieds.

En ce moment, l'étranger arrive avec empressement et apprend aux deux amans qu'il vient d'obtenir

de Torelli une promesse favorable. Il presse Léonti de profiter de cet heureux changement. « On vous attend, ajoute-t-il, ne perdez pas un instant. Nous allons suivre vos pas. Précédez-nous, il le faut. Moi-même, bientôt, je conduirai votre chère Bettina dans les bras d'un père déjà à moitié fléchi et disposé à céder à nos vœux réunis. »

Léonti ne lui donne pas le temps d'achever. Animé de la plus douce espérance, il part, vole, et a bientôt franchi l'espace qui le séparait du lieu où il croit trouver l'assurance d'un bonheur si long-temps attendu. Près de toucher au seuil de la porte de Torelli, il ralentit ses pas. Il écoute. Une troupe de

soldats sont rassemblés autour des gondoliers. Torelli les interroge. On demande Léonti. Il se présente. — « On vient vous arrêter, lui dit-on. — M'arrêter ! moi ?... — Il faut nous suivre, tel est notre ordre. — Qu'ai-je donc fait ? répond Léonti, que l'étonnement rend immobile. — Tu as trahi Venise en désertant tes drapeaux pour prendre du service dans l'armée d'Écosse. — Comment ? se peut-il !... Qui vous l'a dit ? répète Léonti anéanti..... » Cette scène, qui a déjà semé l'épouvante, est interrompue par un bruit confus qui s'élève tout à coup. Un gondolier accourt au milieu d'eux. Haletant, saisi d'effroi, il parle en

mots entrecoupés. Tous les yeux se portent sur lui. « Amis, dit-il, je viens vous annoncer... un crime affreux...; ma barque, lancée loin du bord... a trouvé un obstacle dans sa course... J'ai regardé... ô surprise!... J'ai vu... j'en frémis encore... J'ai vu... un cadavre flottant sur les eaux.... et j'ai reconnu la Tyrolienne qui a déclaré à notre fête qu'un vampire était parmi nous. » — Dieu! s'écrie Léonti, quel soupçon! quel trait de lumière!... La Tyrolienne sans vie, mon secret trahi... Oui, c'est lui... Torelli! soldats! gondoliers! ô mes amis! vous saurez tout. Courez tous de ce côté. Cherchons Bettina et le coupable. Je tremble

qu'il ne soit plus temps... Grand Dieu ! que vois-je ?... »

Gémissante, décolorée, les cheveux en désordre, et se traînant à peine, Bettina apparaît comme un spectre effrayant à la vue, et faisant un dernier effort... « Mon père !... Léonti !... vengez-moi... l'étranger !... » — Elle ne peut achever. La parole expire sur ses lèvres. Son dernier soupir s'échappe, et elle tombe aux pieds de sa mère.

Le désespoir, la fureur, s'empare alors de tous les cœurs. Un cri général s'élève : « Où est l'étranger ? » Léonti ne voit, n'entend plus rien. Il court, il devance tout le monde. Comme un lion furieux poussé par une faim dévo-

rante, il demande, il cherche sa proie. Torelli et les gondoliers se précipitent sur ses pas. Sa poitrine brisée n'exhale que des cris de rage. Sa voix se refuse aux mouvemens qu'il fait pour parler. Il indique du geste les lieux qu'on doit parcourir, l'homme qu'il faut frapper. On cherche de tous côtés. La vengeance respire sur tous les visages. Mille bras sont levés pour punir le coupable. On se presse, on appelle, on court au rivage, on arrive. Vains efforts!... L'étranger a disparu.

Ainsi, le bonheur est voisin d'une extrême infortune. Souvent on a vu le favori d'une opulente cour, comblé de richesses et d'hon-

neurs, oublier que le souffle de l'adversité peut faire tomber le glaive suspendu sur sa tête. Tout-puissant dans le palais des rois, il triomphe, et d'abord tout flatte son orgueil, tout sourit à ses vœux ambitieux : dans le tourbillon étourdissant d'une faveur qui semble toujours s'affermir et s'élever, il peut, il ose tout; mais, au moment où il croit être à l'abri de tous les revers, une disgrâce survient, le prestige brillant se dissipe comme une vapeur légère; amis, courtisans, protégés, tout fuit avec la faveur du maître; et si, des marches du trône, il est précipité dans le dernier asile des coupables, étonné de sa chute effrayante, il

demeure accablé, sans espoir et sans force pour comprendre comment il est parvenu à ce dernier degré du malheur.

Tel est l'accablement de Léonti. Il ne verse point de larmes, faible soulagement des cœurs froissés par un chagrin qui ne doit pas durer. Les grandes douleurs sont silencieuses. Lorsque tout le corps est saisi, tous les sens suspendus par un mal qui dévore, les pleurs ne peuvent trouver un passage, l'œil est sec, le cœur brûlant, et une fièvre délirante absorbe les élans d'une sensibilité qui n'a pas la force d'éclater. Léonti était sur le point d'être le plus heureux des hommes, il le croyait du moins, et la mort

arrache de ses bras une femme adorée, l'unique bien qui l'attachait à la terre. Il est trahi, frappé, anéanti dans tout ce qu'il aime, tout est fini pour lui.

C'en est fait, Bettina n'est plus; sa tête angélique repose sur le sein d'une mère qui veut suivre une fille chérie à sa dernière demeure. Avoir tous les attraits pour plaire, toutes les vertus pour attacher, être belle, charmante, à la fleur de la vie...., et mourir! vains regrets! un peu de sable va bientôt couvrir pour jamais la jeune amante de Léonti. Elle a vécu quinze printemps pour l'innocence et l'amour. Un instant a suffi pour l'enlever de

cette terre d'exil. Ainsi brille et se flétrit la fleur du désert.

Léonti ne veut point survivre à sa Bettina. Ses yeux égarés sont fixés sur ce corps décoloré, auquel peu d'instans ont ravi l'expression de la vie, et le charme si animé de la beauté. Après le premier affaissement d'une muette douleur, la nature se réveille, et ses larmes coulent avec abondance. Il appelle une amie qui ne l'entend plus, ses forces s'épuisent dans les sanglots; et, cédant à la violence de son désespoir, il tombe sans connaissance en nommant Bettina.

On le porte chez Torelli; les soins les plus généreux lui sont prodigués: quelques jours se passent,

son mal augmente, un délire continuel le poursuit; cependant sa jeunesse combat avec succès contre la fièvre qui le consume. Sa faiblesse, et le dérangement de ses idées éloignant par intervalles un funeste souvenir, lui rendent une vie près de lui échapper. Mais il est sourd à toutes les consolations. Vainement on lui parle de son colonel qui, instruit de son malheur, lui a apporté son congé, et déchiré l'engagement pour l'Écosse, qu'une main inconnue lui a fait parvenir. Loin de se calmer, la générosité du chef qui le protége, lui rappelle la trahison de l'étranger. Toute sa fureur se rallume, il demande à grands cris ses

armes; il veut se lever, combattre une ombre qu'il croit voir devant lui. Un profond accablement suit de près ces mouvemens d'un cœur qui ne se connaît plus. Enfin, le temps amène un calme que rend chaque jour plus favorable la raison qui reprend son empire. Léonti retrouve, avec la santé, une énergie nouvelle; il veut vivre pour venger son amante : le premier désir qu'il exprime, est de revoir ce bois à la fois si cher et si terrible. Il s'y traîne, et là, tout l'émeut, tout l'enchante, tout le désespère. C'est là, c'est au pied de cet arbre solitaire, qu'il reçut les premiers sermens de Bettina, que sa main tremblante pressa la sienne,

qu'à son tour il jura de n'aimer qu'elle, et qu'un baiser donné par l'amour, reçu par l'innocence, scella la promesse secrète de leur hyménée; mais, hélas! ces arbres, ces abris, discrets témoins des plus doux mystères, ont aussi protégé les efforts du crime. C'est encore là que Bettina, victime d'un monstre abominable, a péri à la fleur de ses ans!... Que de souvenirs enivrans, que d'affreux regrets retracent les mêmes lieux! oh! comme son sein bat avec violence! il va, vient, s'arrête, examine encore, marche à grands pas, et éperdu, hors de lui, il arrive enfin à l'extrémité du bois... Mais, alors, quel spectacle frappe ses yeux? il

voit un homme assis, dessinant les sites qui sont devant lui. Cet homme, les vêtemens qu'il porte, tout lui représente l'étranger perfide, l'assassin de sa Bettina. Il fond sur lui avec la rapidité de l'éclair, il lève le bras pour le frapper... L'étranger se retourne, son visage est inconnu, ses yeux sont mouillés de larmes. Il regarde en pleurant Léonti, dont la colère cède à l'attendrissement qui le saisit malgré lui. « Jeune étranger, dit-il d'une voix émue, pardonnez.... L'état où je vous vois dissipe une erreur que d'abord votre présence avait fait naître dans mon âme, tourmentée par une affreuse douleur. — Ah! reprit l'étranger, vous

êtes malheureux, je le suis aussi. Reposez-vous près de moi, et tous deux nous adoucirons l'amertume de nos regrets par le récit de nos peines. » Léonti éprouve le besoin d'entendre un cœur qui réponde au sien, et déjà, attirés l'un vers l'autre par une sympathie indéfinissable, ils se livrent aux épanchemens d'une consolante amitié.

Lorsque nés sous les mêmes cieux, mais errans aux terres étrangères, des hommes, que rien n'avait unis jusqu'alors, se rencontrent par hasard si loin des champs paternels, une émotion subite les rapproche; l'air, l'habit, le langage de la patrie les fait tressaillir, et chacun d'eux croit re-

trouver un frère, un ami, un compagnon de ses premiers jours. Ainsi un intérêt rapide réunit deux cœurs que le malheur accable. Léonti, pressé de parler le premier, raconte son amour si fidèle et si malheureux, son départ, son retour à Venise, ses craintes, ses espérances, la perfidie de l'étranger et la mort de Bettina. A ce dernier trait de son récit, son ami l'interrompt par un cri qui retentit au loin : « C'est lui ! s'écrie-t-il. — Quoi ! vous le connaissez ? — C'est l'auteur de tous mes maux. Venez, courons à sa poursuite. Vous connaîtrez tous les crimes de notre ennemi. Craignons de perdre un temps pré-

cieux, et unissons-nous pour nous venger. — Mais, de grâce, expliquez-moi!... — Venez, vous dis-je, fiez-vous à un ami dévoué. Partons, sans plus tarder. » Il dit, et force Léonti de le suivre. Un vent favorable pousse la barque qui les conduit, et bientôt la superbe Venise, échappant à leurs yeux, ne présente plus dans l'espace qu'un point lointain qui fuit et s'abîme enfin dans les eaux.

DEUXIÈME PARTIE.

LORD RUTHWEN, cet homme mystérieux, qui cachait son affreux secret sous les perfides apparences d'une amabilité remplie de charmes, avait profité d'une circonstance impérieuse pour arracher au malheureux Aubrey, compagnon imprudent de ses voyages, le serment de se taire pendant un an et un jour sur les crimes dont il avait été le témoin. On se rappelle avec effroi ce serment funeste dont l'empire extraordinaire en-

chaîna toutes les facultés d'Aubrey, au moment même où sa sœur, fiancée malgré lui à lord Ruthwen, devint la victime d'un silence qu'un pouvoir surnaturel, et la violence de la maladie, lui firent garder jusqu'au bout. Enfin la destinée, qui préside à tout et compte nos momens, acheva l'union de tout ce que le monde offrait de plus vertueux et de plus aimable, avec tout ce que la perversité a de plus odieux; et le jour d'hyménée, ce premier jour si pur, si doux, présage trompeur d'un bonheur qu'on croit éternel, et qui dure si peu, ce jour plein de vie, fut le tombeau de l'infortunée Georgina.

Une extrême douleur fit long-temps perdre à Aubrey l'usage de ses sens. La frayeur de ceux qui l'entouraient sema partout la nouvelle de sa mort, et pourtant, par un effort de la nature, au bout d'une longue léthargie, son pouls se ranima, ses yeux s'ouvrirent, et les battemens de son cœur annoncèrent son retour à la vie.

La vengeance fut le premier besoin qu'il éprouva. A peine rétabli, il part de Londres et vole sur les traces de lord Ruthwen. Il sait que le beau climat de l'Italie est l'objet des vœux et le but des voyages des hommes auxquels la fortune permet ces émigrations volontaires. Une secrète inspiration

dirige ses recherches vers ces riantes contrées qu'il a déjà parcourues dans des temps plus heureux. Il débarque à Venise, s'informe partout si l'on a vu, si l'on connaît lord Ruthwen. Vains efforts! il ne peut rien découvrir. Alors la mélancolie le conduit sur le rivage de l'Adriatique; et là, rempli d'un douloureux souvenir, inspiré par les sites enchanteurs qu'il admire, il trace, sur un papier baigné de ses larmes, des lieux où il voudrait pouvoir passer le reste de sa vie, avec la sœur chérie qu'il pleurera toujours.

C'est dans cette situation que Léonti trouva l'inconsolable Aubrey. Leurs cœurs s'entendirent

aux premiers gémissemens d'une douleur qui avait la même source. Ils partirent, animés des mêmes sentimens, et jurèrent de ne plus se quitter.

Mais le cœur de Léonti était trop douloureusement affecté, et la perte qu'il venait de faire était trop récente pour trouver du soulagement dans les distractions du voyage. Ses sanglots, ses soupirs étouffés, sa profonde rêverie, tout décèle le mal qui le tourmente, et quand son attendrissement, longtemps contenu, éclate avec plus de violence par l'effort même qu'il fait pour le cacher, Aubrey le serre dans ses bras, le console, pleure avec lui, et c'est en partageant ses

peines qu'il en adoucit l'amertume. Lorsqu'ils quittèrent le Lido, le gondolier chargé de les conduire à la rive prochaine, regarda longtemps Léonti sans oser lui parler; mais le chagrin de l'amant de Bettina faisait une telle impression sur lui, que plus d'une fois, confiant le soin de sa barque à la mer immobile, sa main abandonna la rame. Enfin, las de garder le silence, il dit: « Léonti, toutes les
» Vénitiennes ont pleuré tes mal-
» heurs. Tu méritais un meilleur
» sort. Après avoir servi ta patrie,
» tu devais trouver sur nos bords
» la récompense des périls de la
» guerre. Comme toi, j'ai suivi
» l'étendard de Venise, j'ai bravé

» les traits de l'ennemi, j'ai com-
» battu dans la plaine d'Olmutz.
» — Dans la plaine d'Olmutz, dit
» Léonti. — Oui, continue Na-
» doli; et c'est là, qu'entouré d'en-
» nemis, j'allais périr. Tout à coup
» un soldat arrive, voit mon dan-
» ger, et vole à mon secours. —
» Que dis-tu? parle; quel était ce
» soldat? — Il portait le costume
» de nos climats, et lorsqu'il pa-
» rut, il était seul. — Seul? — A la
» nuit. — A la nuit? — Et rapide
» comme l'éclair, son premier
» mouvement fut d'arrêter le fer
» près de me frapper et d'immoler
» l'ennemi qui me menaçait. —
» Qu'ai-je entendu? — As-tu
» connu ce mortel généreux? et,

» victime de son courage, aurait-
» il succombé ? — Il vit, il respire
» encore. — Quel est-il ? — C'est
» moi ! — O ciel ! quoi ! ce jeune
» soldat qui, sans me connaître,
» exposa ses jours pour sauver les
» miens... — C'est moi ! — Qui
» fut à l'instant poursuivi, acca-
» blé... — C'est moi ! répète Léon-
» ti. — Auquel je portai un secours
» inutile. — C'est moi ! te dis-je.
» — Et qui, à son tour, frappé
» d'un coup mortel tomba expi-
» rant à mes pieds ? — C'est moi !
» moi-même ! — Et la blessure
» qu'il reçut ! — La voilà ! » dit
avec explosion Léonti, en décou-
vrant sa poitrine. — « Grand Dieu !
» s'écrie Nadoli, c'est toi ? Léon-

» ti !... » et il tombe aux pieds de son libérateur. Léonti le relève, le presse dans ses bras : « Nadoli, » dit-il, depuis la mort de la fille » de Torelli, c'est le premier in» stant de consolation que je trou» ve, le seul peut-être qu'il me » soit permis d'espérer. Sois heu» reux dans des lieux toujours ai» més, toujours regrettés, et que » je fuis à jamais. Je vais périr sous » un ciel étranger. Ainsi le veut la » destinée, qui détruit à son gré » les vains projets des hommes. » Adieu, donc! adieu, pour tou» jours! » En ce moment la barque atteignit le rivage. Il fallut se séparer. Nadoli voulait s'attacher aux pas de son libérateur. « Dis-

» pose de ma vie, disait-il, en fon-
» dant en larmes, prends-la, elle
» est à toi.» Léonti n'a pas la force de lui répondre. Il reçoit ses embrassemens, lui défend de le suivre et s'éloigne; mais d'une voix coupée par des sanglots déchirans, avec cet accent si vrai, si expressif qui produit un effet rapide, irrésistible, avec ce cri qui part du cœur, et dont la vibration soudaine frappe, pénètre, retentit avec tant de force dans le cœur des autres, Nadoli répétait toujours:
« Ami! mon bienfaiteur! ô toi!
» à qui je dois la vie, que le
» ciel conserve tes jours! Léonti!
» adieu! adieu!...» et le vent de la mer portait encore cet adieu

touchant vers Léonti, déjà loin de lui.

Aubrey attendri serre la main de son ami qui, fait pour comprendre ce muet langage, y répond par une larme. Rien n'est plus pur, plus consolant, que le souvenir d'une action généreuse; et, pour le bienfaiteur, il est peut-être une récompense au-dessus du bienfait même, c'est l'émotion délicieuse qu'il laisse après lui.

Cependant ils furent bientôt loin des états de Venise. En poursuivant un ennemi qui leur échappait toujours, ils traversèrent beaucoup de pays sans s'y arrêter. Dans une position heureuse tout prend à nos yeux observateurs une cou-

leur riante. On contemple avec ravissement la nature, inépuisable dans ses beautés. Un site pittoresque, le penchant d'un coteau, la cime des monts, l'air pur qu'on y respire, l'avalanche suspendue sur un précipice, un espace qui se prolonge dans un bois touffu, un lointain qui fuit, le soleil qui, par une opposition magique, recouvre de mille nuances d'or et d'azur tous les objets sur lesquels ses rayons vont se briser, et rend plus obscure l'ombre voisine de ses flots de lumière; tous ces tableaux, qu'une main immortelle a placés avec profusion dans des climats favorisés, ont une admirable harmonie qui ranime le délire du poëte,

les inspirations du peintre, et l'oisive curiosité du voyageur. Mais l'homme que le malheur poursuit semble exilé sur la terre; les facultés de son imagination s'affaiblissent. Quand l'âme souffre, tout est triste autour d'elle. Ne respirant que pour la douleur, elle ne tient à la vie que par des sensations dont le cercle rétréci la rend insensible à tout ce qui reproduit des distractions qu'elle repousse.

Tels étaient les sentimens de Léonti et de son ami. Les merveilles de la nature n'avaient aucun attrait pour eux. Si le hasard amenait sur leur chemin une scène des amours naïfs du village, une troupe bruyante de joyeux mois-

sonneurs, des amans chantant au retour du labourage, et de jeunes filles dansant sur la verte prairie, au bruit de la guitare et des voix amoureuses ; la variété de ces groupes heureux, inspirant à leur tour la gaieté qui les inspire, loin de plaire à Léonti, augmentait encore sa tristesse.

Cependant Aubrey était impatient de se rendre à Florence, où l'attendait un banquier napolitain qu'il avait connu dans ses premiers voyages. Seulement éloignés de cette ville de quelques lieues, tous deux pressaient leur marche pour y arriver, lorsqu'une aventure singulière les força de s'arrêter au premier village qu'ils avaient à tra-

verser. En s'approchant de Roveredo leurs yeux furent frappés d'une vive lumière. La nuit était peu avancée ; le village, éclairé sur tous les points par des flambeaux placés à des distances rapprochées, avait un appareil de fête, et pourtant tout était morne et silencieux. Aucun chant ne se faisait entendre. Cette absence de mélodie, dans un pays où elle semble renaître à chaque pas, n'était pas d'un heureux présage. Aubrey et Léonti s'avancent sans oser se confier le sujet de leur étonnement. Au moment où ils entrent dans le village, qui d'abord paraissait désert, un cri d'alarme part d'une fenêtre élevée. « Ils sont deux ! s'écrie une

voix, et ces mots répétés portent partout l'épouvante. On y répond par de longs gémissemens. Aubrey s'arrête et cherche à comprendre ce qui peut causer l'effroi que leur présence inspire. Léonti frappe à la porte d'une maison plus apparente que les autres. On n'ouvre point. Après de nouvelles tentatives pour y pénétrer, il a recours aux prières. Il dit : « Nous sommes deux » voyageurs égarés que le malheur » condamne à un exil volontaire. » Accordez-nous un abri pour » cette nuit, sous votre toit hospi- » talier. Venise est ma patrie, et si » le vent des tempêtes vous jetait » sur nos bords, nos secours em- » pressés vous sauveraient du nau-

» frage. Pourquoi vous montrer » moins généreux que nous? Ha- » bitant de Roveredo, ouvrez- » nous. » Après un long silence, quelqu'un paraît à la fenêtre, et répond, d'une voix mal assurée : « Hélas! prenez pitié de nous. Un » seul vampire suffit pour mettre » tout le village en rumeur, et » vous êtes deux. Éloignez-vous, » ou nos femmes et nos filles » vont périr de frayeur en vous » voyant. »

« Nous, des vampires! s'écrie » Aubrey avec étonnement. Reve- » nez de votre erreur. Loin de res- » sembler à de pareils monstres, » nous les avons en horreur com- » me vous, et c'est pour en déli-

» vrer la terre que nous portons
» nos pas vers ces lieux. »

A cette assurance Rodogni s'empresse de descendre et de les faire entrer dans sa demeure. Là, dans un vaste appartement, décoré avec élégance, des femmes rassemblées tremblèrent à l'arrivée des deux voyageurs; mais bientôt, rassurées par leurs discours, elles reviennent de leur frayeur, et Rodogni, cédant aux instances d'Aubrey, raconte le sujet de leurs alarmes.
« Depuis deux jours, dit-il, un
» vampire est apparu dans ce vil-
» lage. — Est-il étranger ? de-
» mande Léonti. — Non, répond
» leur hôte, il est de ce pays. Nous

» le connaissons, et voici son his-
» toire :

« Roberti, pauvre agriculteur de ce village, était fermier d'un domaine qui appartenait à un riche Florentin. Une mauvaise récolte le ruina. Il partit pour Florence et sollicita des secours qui lui furent refusés. Forcé de s'acquitter sans retard de ce qu'il devait, le chagrin altéra sa santé. Quand l'adversité s'appesantit sur nous, il semble qu'en nous accablant à la fois de disgrâces diverses, elle prenne plaisir à épuiser la coupe des amères douleurs. En l'absence de Roberti, on vendit le modeste champ qu'il tenait de ses pères, sa compagne chérie mourut de douleur,

et une fille, sa seule consolation, fut enlevée par un soldat étranger. Désespéré de tant de malheurs, il vint redemander au sol natal des biens perdus sans retour, et n'y trouva que d'inutiles regrets. La fièvre le saisit, son mal empira, et peu d'instans suffirent pour le conduire au tombeau. Ici commence un prodige dont je suis moi-même encore confondu. Il y a trois jours que Roberti fut porté au dernier asile des mortels, et la terre était déjà entr'ouverte pour le recevoir, lorsque s'élançant tout vivant de son cercueil, il disparut à travers nos champs. A cette apparition inattendue, les prêtres épouvantés se couvrirent le visage, la croix

sainte échappa de leurs mains, les flambeaux religieux s'éteignirent, et les femmes effrayées accoururent nous annoncer cette incroyable nouvelle.

» Cet événement miraculeux donna lieu à mille conjectures. On sait qu'inaperçu dans les vastes cités, un incident, bien plus léger que celui-ci, acquiert rapidement une grande importance au village. Dans cette circonstance remarquable, en ma qualité de podestat du lieu, j'assemblai autour de moi l'élite des habitans, et, après avoir consulté dans mes livres les savans de tous les siècles et de tous les pays, il fut décidé, d'un accord unanime, que Roberti, revenu subitement à la

vie, était un vampire dont il fallait prévoir le retour. Le danger était imminent. On l'avait vu rôder dans nos environs. Je donnai des ordres. Les hommes s'armèrent, les femmes coururent au temple, et l'on fit des prières publiques; mais, hélas! vaines précautions! hier, à la dixième heure du soir, le vampire a traversé le village en courant. Son passage a glacé tous les courages, et, en ce moment, nous attendons en tremblant l'heure fatale qui va sonner. »

En effet, à peine Rodogni a prononcé ces paroles qu'un grand tumulte se fait entendre au dehors, des cris partent de tous les côtés. Léonti et Aubrey, cachés sur le

seuil de la demeure du podestat, se précipitent sur un fantôme qui fuyait devant eux. Mais, alors, rejetant le noir manteau qui le couvrait, l'homme mystérieux s'arrête et les rend immobiles de surprise, en répondant à leurs menaces par des éclats répétés d'un rire immodéré. Ils se hâtèrent de conduire le prétendu vampire chez Rodogni où, aussitôt qu'il fut entré, tout le monde s'écria : « C'est Antonio! le fou Antonio! » Dès ce moment, la frayeur fit place à la gaieté la plus vive.

Les deux voyageurs ne comprenaient rien à tout ce qui se passait autour d'eux. Ils en demandèrent l'explication à Antonio lui-même,

qui promit le récit de son vampirisme, et commença ainsi :

« Chacun apporte en naissant un
» caractère qui, de coutume, s'ac-
» corde avec sa physionomie. La
» mienne n'est pas triste, et même
» je suis gai jusqu'à la folie. C'est
» assurément pour m'en punir
» qu'on m'a enfermé dans un lieu
» maudit où je n'ai trouvé que des
» hommes qui entrent en fureur
» quand je parle, et qui pleurent
» quand je ris. Ce sont des insen-
» sés, je le sais, je les plains; mais
» enfin leur société n'était pas de
» mon goût. Ma prison me déplai-
» sait à tel point que, chose sur-
» prenante, je commençais à de-
» venir sérieux. Je sentis que si

» l'ennui me gagnait j'étais un
» homme perdu, et je guettai une
» occasion favorable pour me sau-
» ver. Elle se présenta. On avait
» oublié de fermer une secrète
» issue. Je m'en aperçois, je pars
» et me voilà libre. Mais ce n'est
» pas tout. Ma fuite connue, on
» allait se mettre à ma poursuite.
» Que faire? Je m'abandonne à
» mon étoile qui me guide tou-
» jours à merveille. Je cours vers
» ce village. Je rencontre sur ma
» route une chapelle. Elle était ou-
» verte. J'entre. J'étais seul, je
» m'approche de l'autel, et dans un
» cercueil, que j'eus la curiosité de
» découvrir, je reconnais... devi-
» nez qui?... mon ami Roberti.

» C'était un brave homme, et je le
» revoyais avec plaisir. Mais pen-
» dant que je le regarde, j'entends
» du bruit aux portes de la chapelle,
» et je distingue des flambeaux. On
» venait chercher Roberti. Mon
» embarras était extrême. Com-
» ment sortir sans être aperçu?
» Heureusement qu'un esprit com-
» me le mien est fertile en expé-
» diens. Il me vient une idée
» unique, singulière, charmante.
» Je me glisse sur le pauvre dé-
» funt, et, ainsi caché, je me
» laisse emporter avec lui. Pour-
» tant, vous comprenez que je
» n'avais pas envie de me faire
» ensevelir tout vif. Aussi, quand
» arrivé au lieu de la sépulture, le

» cortége s'arrête et me dépose sur
» la terre; à l'instant, je dis adieu
» à mon ami, j'étends les bras, je
» m'empare de ce qui le couvrait,
» je me lève, et prompt comme
» l'éclair, je me sauve à travers la
» foule. Apparemment que les gens
» qui m'entouraient ont cru que le
» défunt revenait de l'autre monde,
» car il fallait les voir pâlir, détour-
» ner les yeux, jeter des cris et fuir
» en toute hâte; vraiment rien
» n'était plus plaisant. L'aventure
» était trop divertissante pour
» que je ne prisse pas plaisir à la
» pousser à bout, et mon projet
» était de revenir tous les soirs à
» la même heure épouvanter les
» bonnes âmes de ce village, qui

» ont du courage, comme vous sa-
» vez, et qui m'ont pris pour je ne
» sais quoi. Je faisais ma seconde
» course nocturne, lorsque vous
» m'avez arrêté. Après cela, qu'on
» dise que je suis fou. Vous m'avez
» entendu, vous me voyez, jugez. »

Ainsi parla Antonio. Son retour et sa folie furent bientôt connus de tous les habitans de Roveledo, et ce plaisant objet de la terreur générale devint alors un sujet intarissable de gaieté. On le reconduisit aux sons des instrumens, et par des sentiers détournés, dans la demeure qu'il avait fuie. On donna des éloges au courage des voyageurs qui, plus fatigués que satisfaits de cette aventure, se levèrent

le lendemain au point du jour, et prirent la route de Florence.

Aubrey trouva dans cette ville le banquier napolitain auquel il avait écrit le motif de son voyage en Italie. Alberti était son nom. Il témoigna à Aubrey tout le plaisir qu'il avait à le revoir, et accueillit Léonti avec l'abandon toujours si doux d'une amitié heureuse d'être sentie en faisant les premières avances. Il les força d'accepter un asile dans l'hôtel qu'il occupait; et là, il dit à Aubrey: « Je pars cette nuit pour Naples. Une affaire pressante m'y appelle. La fille de Ganem-Ali, négociant de Bassora, la malheureuse Palmire, confiée à mes soins, est morte hier à Flo-

rence. Il y a peu de jours que j'espérais encore lui sauver la vie, et même la rendre au bonheur. C'est dans cette idée qu'un seigneur anglais, que j'ai rencontré ici, et que j'ai vu autrefois avec vous, est allé s'embarquer à Naples pour ramener à Palmire l'amant qu'elle adorait. Maintenant ce voyage est inutile, et je désire arriver à temps pour empêcher lord Ruthwen de l'entreprendre. » — Au nom de lord Ruthwen une pâleur soudaine couvrit le visage d'Aubrey. Alberti s'aperçut de son agitation et lui en demanda la cause. Lorsqu'il eut appris tous les crimes de l'odieux vampire, il pressa lui-même les deux amis de partir.

avec lui. En effet, ils étaient tous trois animés d'un tel désir de s'emparer de l'abominable Ruthwen, qu'ils voyagèrent avec une extrême rapidité. Dès leur arrivée à Naples ils firent de tous côtés les recherches les plus actives; mais elles furent inutiles. On n'avait vu en aucun lieu l'homme qu'ils désignaient. Alberti ne douta plus que Palmire n'augmentât le nombre des victimes de ce monstre, qui portait partout sur son passage le désespoir et la mort, et qui échappait toujours par la fuite à la vengeance des hommes. Aubrey et Léonti désirant connaître les aventures de la jeune amante de Salem, il promit de leur en faire

le récit dans son château d'été, où il les invita à le suivre.

Ils avaient déjà traversé la ville et atteint les bords de la mer, lorsqu'une scène extraordinaire attira leur attention. Une jeune fille était poursuivie par le peuple, et un batelier qui l'avait accompagnée assurait à tout le monde que c'était une sorcière dont il fallait se méfier. Il se plaignait de n'avoir pas reçu le prix convenu entre elle et lui pour le voyage. Aubrey s'informa de ce qu'on lui devait et le lui paya. Dans le même moment des cris confus annoncèrent qu'on continuait à la poursuivre. Léonti courut pour la protéger. Les habillemens de cette étrangère rappe-

laient ceux des jeunes filles de Venise, et sa pâleur était extrême; il s'élance, écarte la foule et jure de la défendre si on insulte encore à son malheur. Mais quelle est sa surprise, lorsque entendant une voix qui le nomme, il se retourne et croit reconnaître dans la jeune fille poursuivie.... Dieux!... Bettina! Il l'appelle, et se précipite sur ses pas; mais la foule les a séparés et la jeune fille a disparu.

Le peuple, étonné de son désordre et de sa douleur, l'entoure, le presse, l'interroge. Aubrey le croit en danger, il accourt, le prend dans ses bras et l'entraîne dans un lieu où ils peuvent enfin s'entretenir en sûreté.

Depuis ce moment Léonti croit toujours voir le fantôme qui a frappé ses regards. « Oui, je l'ai vue, dit-il, c'était bien elle! » Vainement Aubrey, qui connaît la cause du désordre de ses esprits, le rassure et attribue son effroi au délire d'une imagination préoccupée; il persiste à soutenir qu'il a vu Bettina. Il veut parler au batelier. — Quel est-il? d'où vient-il? arrive-t-il de Venise? Pour le calmer, Aubrey envoie à sa recherche, mais on ne le trouve pas; seulement on apprend que cet homme, soit par méchanceté, soit par superstition, avait dit que cette jeune fille, morte depuis peu de temps, était revenue à la vie et s'était mise à la poursuite de son amant.

Aubrey sourit au récit du batelier. Il croit comprendre alors pourquoi le peuple, dont la crédulité adopte avidement tout ce qui est merveilleux, avait poursuivi la jeune fille. Il regrette de ne l'avoir pas vue pour la secourir. « C'est sans doute, ajoute-t-il, une malheureuse en proie à la misère, ou peut-être une victime de la séduction et de l'amour. »

Alberti confirmait cette opinion par des explications qui piquèrent vivement la curiosité des deux amis.

Les habitans de nos contrées, dit-il, ont presque tous dans les idées une exaltation déréglée qui leur fait préférer au calme de la raison les émotions des plus fortes.

Chez nous, la tête et le cœur agissent avec une égale rapidité, et le sentiment plus vif étouffe la réflexion tardive. Le peuple, plus turbulent, est moins civilisé que partout ailleurs; il a tous les défauts qui semblent appartenir aux climats du midi, sans posséder les qualités qui en tempèrent l'effervescence. Il veut être ému, n'importe par quels moyens, et c'est ce besoin d'agitations continuelles qui inspire un goût si vif pour les événemens extraordinaires. Je me persuade que toute la scène dont nous parlons n'a d'autre cause qu'une histoire touchante bien connue à Naples. C'est l'histoire de la femme blanche, que je vais vous raconter.

LA FEMME BLANCHE.

Un seigneur napolitain, qu'une disgrâce subite avait éloigné de la cour, s'était retiré dans un château à peu de distance de la ville. Là, oubliant les vains plaisirs du monde, et les hommes dont il avait éprouvé l'injustice, il élevait dans la solitude un fils, unique héritier d'un nom illustre et d'une grande fortune. Le jeune Mancini partagea d'abord son temps entre l'étude et les amusemens de la campagne; mais bientôt arrivé à un âge où l'imagination s'exalte, où le sang bouillonne, où le cœur s'élance

et se précipite au-devant des sensations dont il est avide, ses idées prirent une direction nouvelle. Un vague désir de changement lui faisait préférer la chasse à d'autres plaisirs moins agités. Dès les premiers rayons du jour, il quittait le château, fuyant un ennui qui le suivait partout, et il parcourait ainsi des champs plus éloignés. C'est dans une de ses promenades qu'il rencontra une jeune fille dont la beauté le frappa. Maria avait cette simplicité, cette fraîcheur des champs, parure charmante d'une bergère à la fleur de l'âge. Son embarras, sa démarche incertaine, le son de sa voix, son trouble à la vue de Mancini, tout lui donnait

une grâce plus piquante que la beauté. Ses défauts mêmes avaient un attrait de plus. Telle est la nature ; elle est inimitable ; l'art qui cherche à la surprendre reste toujours au-dessous d'elle ; les ornemens en voilent le secret, et on en détruit le charme en cherchant à l'embellir.

L'amoureux Mancini ne vivait plus que près de Maria. Il obtint d'elle la permission de la voir, de lui parler, de l'entendre tous les jours, à des heures convenues. Ces heures, toujours trop tardives, étaient toute la vie de Mancini. Avec quelle impatience les battemens de son cœur répétaient les coups de l'horloge qui les annon-

çait! Qui n'a connu la violence d'un premier amour, et cette enivrante illusion d'un bonheur dont le terme, souvent éloigné, quelquefois inaccessible, paraît toujours si prochain? Hélas! ce bonheur dont le trouble est si doux, ne se retrouve plus dans l'orage des passions, dans l'inconstance qui les suit, et le vide affreux qu'elles nous laissent; mais, comme une impression lointaine qui ne nous quitte jamais, son doux souvenir console toute la vie.

Mancini séduisit sans effort un cœur simple et ouvert à l'amour. Maria devint mère; et dès lors son amant fut tout pour elle. Elle vit en lui son premier ami et son

dernier asile. Pauvre Maria ! elle ignorait que le bonheur s'envole loin d'une femme qui a tout donné à *l*'amour, au moment même où il paraît à jamais fixé près d'elle.

Cependant le père de Mancini, inquiet des courses matinales de son fils et de son changement d'humeur, avait fait suivre ses pas et épier toutes ses démarches. Il connut bientôt le secret de ses amours avec Maria. Alarmé d'une liaison qui contrariait toutes ses vues, il se hâta de l'arracher à la solitude dangereuse qui l'avait perdu. Conduit à Naples, Mancini fut d'abord surveillé de si près qu'il ne put s'éloigner un seul jour pour voir la victime de sa séduction. On l'en-

toura de distractions et de fêtes; avide de plaisirs nouveaux pour lui, il oublia Maria, et peu de mois s'étaient à peine écoulés depuis son départ du château, que son mariage fut décidé avec la fille du duc Orlandi.

Pendant que l'ingrat Mancini est tout entier à sa nouvelle épouse, que devenait la malheureuse Maria? Étonnée de ne plus le voir, elle ne savait à quoi attribuer son absence; mais le cœur est prompt à excuser l'objet qu'il aime. Il épuise toutes les apparences, toutes les erreurs qui flattent, avant de le croire coupable. Enfin une inquiétude qui croît à toute heure éclaire et détruit des espérances

toujours déçues. Ne pouvant plus résister à sa peine, Maria va à la recherche de son amant. Sa tendresse de mère s'éveille, et déjà lui donne la force de tout supporter. Elle lui suggère l'adresse de se présenter au château sans faire connaître ce qui l'amène. Elle frappe : « Ouvrez, dit-elle, ouvrez ! je suis égarée..... malheureuse. » — Elle n'entend rien. La porte du riche est-elle donc si difficile à s'ouvrir aux pleurs du pauvre qui supplie ? — Elle frappe encore, même silence. « Eh quoi ! continue-t-elle, avec un douloureux soupir, quoi ! n'est-il personne dans ce château qui reconnaisse ma voix, qui me ré-

ponde ?.... Ouvrez ! c'est un peu de pain que je vous demande, prenez pitié de ma misère !.... »
— Vaine espérance ! sa touchante prière se perd autour d'elle, et personne ne semble l'avoir entendue. En effet, le château était désert. Maria l'ignorait. Elle n'appelle plus. Muette, maintenant, et le cœur gros de soupirs, elle s'éloigne en pleurant. Le lendemain elle retourne aux approches de la nuit. « Pour cette fois, dit-elle, il m'entendra, le sommeil ne l'a point encore rendu insensible à mes cris. Le sommeil !.... peut-il dormir quand je souffre, quand là, près de lui, je le demande, je l'appelle au nom de l'enfant de notre amour !

oh! non, il m'entendra. Que mes chants portent jusqu'à lui un reproche que je serais trop heureuse d'oublier dans ses bras. Essayons. » Elle dit, et, d'après l'usage de nos climats, elle prend une guitare suspendue à ses épaules, et chante en tremblant le refrain mélancolique d'une romance que lui apprit Mancini.

Aux lieux où je vivais tranquille,
Quand vint s'offrir un séducteur,
Souvent, dans mon discret asile,
Je répétais son chant flatteur.
Il disait : Si l'amour extrême
Cause un plaisir délicieux,
N'être plus aimé quand on aime,
Ah! cela fait un mal affreux.

Au sentiment qui vient d'éclore,
Mon cœur, empressé de s'ouvrir,

Ignorait qu'on pût, jeune encore,
A la fois aimer et souffrir.
Hélas! je le vois par moi-même,
L'amour n'est pas toujours heureux.
Il ne m'aime plus! et je l'aime!
Ah! cela fait un mal affreux.

Mais déjà tremblante, interdite,
Je dois... et n'ose fuir ces lieux;
Mon cœur plus oppressé s'agite,
Et des pleurs coulent de mes yeux.
Il m'abandonne! ô peine extrême!
Mancini! je meurs.... tu le veux!
Mais mourir sans voir ce qu'on aime,
Ah! cela fait un mal affreux!

Sa guitare avait cessé de retentir. Le plus profond silence régnait autour d'elle. Elle écoute encore, et, le pied suspendu, elle retient son haleine captive.... Tout se tait. Plus d'espoir. Elle tombe, sa guitare frappe la terre, se brise

et résonne au loin comme un gémissement qui se perd dans l'espace.

Attiré par le bruit, un étranger accourut. Il avait quitté sa voiture. Il paraît que ses secours furent inutiles. A son arrivée à Naples il apprit la mort de Maria. Cette nouvelle se répandit rapidement dans la ville. Elle fut le sujet de toutes les conversations. Mancini en dévoila le mystère. Il courut, chercha Maria, la vit gisante au pied d'un arbre, l'inonda de ses larmes, et voulut la rappeler à la vie. Vœux tardifs! efforts superflus! son amie est perdue pour lui. Désespéré de son coupable oubli et des suites cruelles qu'il avait

eues, il n'hésita pas à confier sa vive douleur et ses remords à une épouse digne de lui. Émilia le consola, approuva sa résolution de vivre au château d'où son père l'avait arraché pour le malheur de Maria, et l'y suivit en lui disant ces paroles touchantes : « O Mancini! pleure ton amie. Pleure-la toujours. Ton attachement, tes regrets tardifs, mais généreux, me rendent ta tendresse plus chère. Aime-moi comme elle. Fais venir ton enfant, je lui apprendrai à te chérir. Il est étranger à notre amour; mais j'aurai toujours un sourire pour lui. »

Depuis ce temps ils habitent le château, et l'on dit que tous les

ans, à la même époque, à la même heure, une femme blanche apparaît la nuit. Quand dix heures sonnent on entend frapper à la porte. Plus d'une fois on a cherché à découvrir le secret de cette apparition mystérieuse; mais, par une bizarrerie qui reste encore à expliquer, lorsque placées de différens côtés, toutes les personnes du château guettent le moment de l'arrivée du fantôme, on entend frapper, mais on ne voit rien, et la porte s'ébranle à plusieurs reprises sans que l'on puisse en distinguer la cause.

Mille bruits ont couru sur cette aventure extraordinaire. Les uns prétendent avoir reconnu Maria,

d'autres l'avoir entendue demander son enfant; la crédulité, qui se repaît de chimères, a rendu cette version populaire, et c'est à cause de ce souvenir que la jeune fille qui a paru ce matin sur la place publique a fixé l'attention générale. Telle est l'histoire de la femme blanche.

« L'histoire de Maria, qui réunit à des malheurs vrais des événemens peu croyables, me rappelle, dit Aubrey, une autre aventure arrivée en Moravie. Des personnes dignes de foi m'ont assuré qu'une jeune Morave, trahie par son amant, revint après sa mort pour le poursuivre en tous lieux. S'il en faut croire tout ce qu'on raconte,

ce serait le premier exemple d'une femme vampire. Ah! dit Léonti frappé de ce qu'il vient d'entendre, si un hasard incroyable avait rendu Bettina à la vie, ce serait pour se réunir à moi, pour me protéger et pour finir mes tourmens qu'elle s'attacherait à mes pas. »

« Je vois bien, lui dit son ami en le serrant dans ses bras, que la scène dont nous avons été les témoins tourmente toujours votre pensée. Ce tableau affligeant a trop de rapports avec vos malheurs; il faut quitter des lieux qui entretiennent de douloureux souvenirs. Demain nous partirons pour Rome. Là, les chefs-d'œuvre des arts, un climat inspira-

teur étonneront votre imagination et apporteront peut-être à notre douleur un calme nécessaire.»

Le lendemain ils dirent adieu à Alberti qui fit de vains efforts pour les retenir.

Pendant le voyage, Léonti silencieux s'abandonnait à ses tristes rêveries. Long-temps Aubrey ne put l'en distraire. Enfin, par l'attrait d'une conversation à la fois tendre et spirituelle, il fit luire à ses yeux une espérance que les malheureux ne perdent jamais, et parvint à mêler à sa tristesse quelques douces consolations. Quel empire n'a pas sur nous un véritable ami, par ses soins généreux, ses discours aimables, son émotion vraie et cet

abandon qui en est le plus sûr témoignage? Son éloquence persuasive pénètre jusqu'au fond du cœur, double les jouissances qu'il éprouve, adoucit les peines qu'il partage, embellit les unes et les autres, et cette voix toujours si chère, souvent perdue pour l'amour ne l'est jamais pour l'amitié.

On parlait alors à Rome d'un jeune Arabe que des malheurs ignorés de tous avaient exilé de sa patrie. Rien ne rapproche plus les hommes que la conformité de caractère ou de position. Aubrey et Léonti recherchèrent Nadour-Héli. Le hasard leur fit partager la même demeure. Accoutumés à se voir, à désirer de se trouver en-

semble, ils formèrent une liaison que chaque jour resserra davantage; et bientôt, fuyant la gaieté importune de tous les voyageurs que la curiosité ou l'étude des beaux-arts attirent dans la ville immortelle, ils se réunirent enfin pour ne plus se quitter.

Nadour-Héli était à la fleur de l'âge, il avait un port noble, une tête charmante, et son air sévère, son front basané et ses yeux étincelans donnaient à toute sa physionomie un caractère remarquable.

Ses nouveaux amis ne tardèrent pas à s'apercevoir que, comme eux, il conservait le souvenir d'une grande infortune. Des confidences mutuelles suivirent de près des en-

tretiens vagues ou de peu d'intérêt. La confiance s'établit, leurs larmes coulèrent sur les malheurs d'un amour réduit au désespoir par la perte d'un objet adoré, et bientôt un soupir, poussé par Léonti, répété par Aubrey, interrogea la douleur de Nadour-Héli. Il parla d'une jeune Grecque, captive en Arabie, et promit le récit de ses infortunes. Quelques jours se passèrent sans que le jeune Arabe parût disposé à satisfaire leur curiosité, seulement sa tristesse avait redoublé.

Un jour qu'ils examinaient les chefs-d'œuvre que Michel-Ange a légués à l'admiration de tous les siècles, ils remarquèrent dans la foule une Romaine dont les vêtemens an-

nonçaient l'opulence et un rang élevé. Cette dame avait les yeux fixés sur Nadour-Héli et ne cessait de le regarder. Aubrey s'en aperçut, et ce qui l'étonnait davantage était l'indifférence de Nadour-Héli dont l'attention était toute entière attachée sur les ornemens admirables qui décoraient une voûte où le souffle du génie avait tout animé.

Cependant l'heure était avancée, il fallut partir. L'inconnue qui les suivait des yeux fit un geste, donna un ordre à un domestique, monta dans une litière brillante, et le cortége s'éloigna. Cet incident fit penser à Aubrey que Nadour-Héli avait à Rome quelque intrigue amoureuse; mais, ne voulant point

pénétrer un secret qui lui était étranger, il ne fit part d'aucune de ses observations.

Rome est remplie de monumens superbes; mais, entourée seulement de quelques monts fameux dans l'histoire, son étendue offre peu de lieux ombragés pour éviter la chaleur du jour. Dans ces climats brûlans, le moment où commence la fraîcheur d'une belle soirée est impatiemment attendu. Aussitôt qu'elle se déclare, la campagne se couvre de parures élégantes, et, dans la ville, l'artisan assis sur le seuil de sa demeure, et joyeux d'échapper au travail accoutumé *, célèbre par des chants

* Dolce far niente.

mélodieux l'air pur qu'il respire, et le bonheur de vivre sous le beau ciel de l'Italie. Heure du soir si chère aux amans, que de vœux ont hâté ton retour, que de discrètes voix ont chanté tes plaisirs!

Après avoir erré sur le mont Palatin, les trois amis dirigèrent leur promenade du côté où le Tibre roule ses flots dorés. Arrêtés sur des bords illustrés par tant d'antiques souvenirs, ils contemplèrent les effets lointains du soleil qui, ne colorant plus que faiblement la terre, frappe encore les eaux de ses feux mourans et semble disparaître à regret aux approches des ombres de la nuit. Nadour-Héli était inspiré par ce spectacle

imposant. « O Cymodore ! s'écria-
» t-il, je crois te voir encore au
» milieu des ruines d'Athènes ac-
» corder ta lyre sonore aux mu-
» gissemens des vagues de la
» mer !.. » Il a dit, et s'arrête
confus d'avoir trahi ses secrets en
prononçant le nom charmant de
Cymodore ! Aubrey le regarde
avec attendrissement, et par une
touchante prière il l'invite à épan-
cher son cœur désolé dans le sein
de l'amitié. Nadour-Héli paraît un
moment indécis, puis, s'asseyant
au milieu d'eux, il essuie une larme
qui sillonnait son visage. Il va
parler, et déjà Aubrey et Léonti
prêtent une oreille attentive. Ils
sont interrompus par la course ra-

pide d'un coursier qui fait voler dans les airs un nuage de poussière et s'arrête devant eux. Un esclave remet une lettre à Nadour-Héli, et, sans prononcer un seul mot, il presse de nouveau les flancs du coursier agile, qui, reprenant le chemin de Rome, disparaît bientôt à leurs yeux.

Nadour-Héli fut le premier à consulter ses amis sur la lettre qu'il venait de recevoir. « Il faut, leur dit-il, que je vous confie ma position. Elle est embarrassante. Connaissant mieux que moi les usages du pays que nous habitons, vous me donnerez peut-être un conseil utile. Je vous promets de le suivre aveuglément; mais avant

tout, je vous dois quelques explications sur ce qui a précédé l'événement d'aujourd'hui. J'appartiens à une des familles les plus célèbres de l'Orient. Un affreux malheur m'a exilé du rivage chéri d'une patrie toujours regrettée. A mon arrivée à Rome, je fus forcé de céder aux instances des principaux seigneurs de la cour du pontife chrétien. J'assistai à des fêtes d'où ma profonde douleur aurait dû me bannir. C'est dans une de ces réunions nombreuses, qu'entouré de plaisirs tumultueux, je fus l'objet de la curiosité de tous, excitée sans doute par mon air étranger. Une dame eut pour moi des attentions flatteuses. Le hasard m'avait placé

près d'elle. Ma tristesse l'intéressa. Elle m'interrogea sur mes malheurs. Je parus sensible aux témoignages de sa bienveillance; mais j'évitai de lui raconter des secrets que je devais taire. Ma réserve accrut son désir de me connaître davantage. Avant de me séparer d'elle, elle m'indiqua son palais et exigea de moi la promesse que je la reverrais. Je me retirais du lieu bruyant où je l'avais rencontrée lorsqu'un homme vint à moi et, dans l'élan d'une fureur dont je connus trop tard le motif, il me mit dans la nécessité de défendre ma vie qu'il attaquait. Je sortis vainqueur de ce combat malheureux. Mon agresseur expira dans

mes bras, en m'apprenant qu'il était l'amant de la duchesse d'A**.

Cette aventure, dont je déplorai les suites, me fortifia encore plus dans le parti que j'avais pris de ne plus voir la dame romaine. La mort de son amant fit un grand bruit à la cour. Sa famille est puissante. Elle voulut le venger; mais on ignorait et la main qui l'avait frappé et des détails que j'avais intérêt à cacher. Ma sûreté était compromise. La moindre indiscrétion m'eût perdu. Pour ne point éveiller les soupçons de mes ennemis, j'ai vécu depuis dans la solitude, ne confiant à personne et mes chagrins et mes alarmes.

J'appris que les parens du sei-

gneur qui avait succombé sous mes coups faisaient toujours des recherches. Cependant la duchesse qui avait sans doute deviné le coupable, loin de me faire connaître et de me livrer aux poursuites de mes ennemis, n'a cessé de me donner des preuves d'un intérêt véritable. J'en ignore la cause et ne sais que penser de tout ce qui m'arrive. Elle était hier près de nous, au monument fameux que nous avons visité, et voici ce qu'elle m'écrit. »

Nadour-Héli remit alors la lettre. Aubrey la lut. Elle engageait le jeune étranger à se trouver à une heure de la nuit dans un lieu indiqué, d'où un messager dévoué le

conduirait au palais où il était attendu.

La lecture de cet écrit donna lieu à un débat très-vif entre les trois amis. Aubrey et Léonti prétendirent que ce rendez-vous, dont on n'expliquait pas le motif, était un plan concerté par les ennemis de Nadour-Héli, et que, dans un pays où la perfidie aiguisait souvent dans l'ombre le poignard de la vengeance, on devait plutôt consulter la prudence qu'une bravoure entourée de dangers sans honneur. « Eh bien! s'écria Nadour-Héli, si l'on en veut à ma vie, je saurai la défendre contre de vils assassins. — Ami, dit Aubrey, cédez à nos sages conseils, et laissez à notre

expérience le soin de rendre inutiles les coups que l'on veut vous porter. J'irai à votre place au rendez-vous de la nuit. — Non, dit Léonti; accoutumé au langage de ces contrées, je me présenterai pour vous. Je saurai faire échouer toutes les tentatives criminelles. — Je n'y puis consentir, reprit le jeune Arabe, je ne souffrirai point que vous vous exposiez à des dangers qui me sont réservés.

Le ton avec lequel Nadour-Héli prononça ces paroles, ne permit plus d'insister sur des offres généreuses qu'une noble fierté lui faisait refuser. Aubrey eut donc recours à la ruse pour le garantir

malgré lui du danger qui le menaçait. Il obtint de lui la permission de l'accompagner. Un regard expressif fit comprendre à Léonti qu'il comptait sur lui pour l'exécution d'un projet qu'ils avaient à concerter à l'insu de Nadour-Héli. Tout étant ainsi arrêté, ils se rendent, la nuit, à l'endroit déterminé. Mais, d'après un plan convenu avec Aubrey, Léonti les a précédés. Il marche le premier au rendez-vous ; seul, mais armé, il est sans crainte, et d'avance, fier d'exposer ses jours pour sauver ceux d'un ami, son courage brave le danger attendu. L'heure sonne. Un esclave, enveveloppé d'un large manteau, se présente et nomme tout bas Na-

dour-Héli. A ce nom Léonti lui prend la main et suit son guide qui ouvre une porte secrète, l'introduit dans un vaste jardin et disparaît.

Léonti s'avance à travers les bosquets sombres. Il écoute, des pas légers semblent venir de son côté. Il s'arrête. Une main presse la sienne; c'est celle d'une femme. Est-ce le présage d'un bonheur mystérieux? Il se reproche alors d'avoir privé son ami d'une heureuse rencontre à laquelle son cœur ne peut prendre part. Il se laisse conduire sous un feuillage épais, discret confident des plaisirs amoureux qu'on doit lui offrir. « O toi! dit une voix passionnée, toi que

mes regards ont distingué, que mon cœur a choisi, apprends-moi si le tien veut partager tout ce que je ressens pour toi depuis le jour où je t'ai vu; dis un mot, parle, et je vole dans tes bras. » — Léonti, interdit à ce discours, ne sait que répondre. Tout à coup un bruit peu éloigné, semblable au froissement d'une tunique, épouvante la femme qui vient de parler. Elle se serre contre Léonti, et, d'une main qu'elle pose rapidement sur sa bouche, elle donne le signal du silence; elle-même n'ose respirer... La feuille desséchée sur la terre a frémi de nouveau. Plus de doute. On marche avec légèreté. Quelqu'un approche, et une voix se

faisant entendre près du groupe attentif : « Léonti ! dit-elle, Léonti ! tu oublies Bettina. » — Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ? s'écria Léonti hors de lui, c'est elle ! c'est sa voix ! Bettina ! où donc es-tu ?... A ces cris imprudens une agitation soudaine se manifeste dans le palais. Des flambeaux circulent de toutes parts. Léonti, resté seul, ne sait de quel côté sortir. Il cherche le chemin qu'il a parcouru, il retrouve la première issue ; mais, près de s'échapper, il est atteint par des esclaves armés qui fondent sur lui. Il se défend avec fureur ; Aubrey et Nadour-Héli accourent à son secours. Le sang coule. Deux hommes du palais tombent sans

vie. Une éclatante lumière paraît au loin, et éclaire déjà le lieu du combat. Les trois amis fuyant sans se séparer, prêts encore à repousser une attaque nouvelle, rejoignent leur demeure à pas précipités.

Ils confient leur position à la loyauté éprouvée de leur hôte, qui s'empresse de les servir. Il leur apprend que la duchesse d'A** était la nièce du cardinal le plus puissant et le plus vindicatif de la cour de Rome. Son caractère altier est connu et redouté. On ne pourrait long-temps se soustraire à ses poursuites et à son autorité. Le moindre retard à fuir serait funeste. Il presse donc leur départ,

lui-même en fait les apprêts, et la nuit couvrait encore les campagnes de Rome de ses voiles sombres, lorsqu'ils prirent la route du duché de Modène.

Leur guide les conduisit chez un ami du généreux Romain. Ils y trouvèrent une discrète hospitalité. Là, retirés dans une maison des champs, à peu de distance de la ville, un repos que rien ne troublait, qu'embellissaient les soins les plus assidus, dissipa bientôt de trop justes alarmes. Mais on avait d'abord ignoré que Léonti avait reçu une blessure en se défendant. Nadour-Héli s'en aperçut le premier. Il fit à Léonti les reproches les plus tendres, lui prodigua les

secours les plus empressés, et lui fit promettre de ne sortir qu'après sa parfaite guérison.

Cette avanture, dans laquelle ils avaient couru les mêmes périls, resserra encore plus les liens qui les unissaient déjà. Léonti seul paraissait en conserver un souvenir qui, par intervalles, troublait sa raison. Aubrey obtint l'aveu de ses nouvelles inquiétudes. L'apparition de Bettina dans le jardin du palais poursuivait partout Léonti. Il la voyait le jour, lui parlait la nuit. Rien ne pouvait lui ôter de la pensée que Bettina était vivante; mais plus il y songeait, et moins il comprenait ce mystère impénétrable. Enfin, pour éclaircir ses doutes,

il pria Aubrey de lui raconter l'histoire de la jeune Morave revenue après sa mort pour suivre en tous lieux son amant. — Cher Léonti, lui répondit Aubrey, calmez-vous, je consens à vous satisfaire. J'ai conservé le manuscrit du récit que vous demandez, et je vais vous le lire.

HISTOIRE DE LA JEUNE MORAVE.

La Moravie, qui s'étend vers le nord jusqu'aux champs de la Bohême et de la Silésie, touche du côté du midi au puissant empire dont elle est tributaire. Ses terres fertiles sont arrosées par des eaux

abondantes, dont les sources s'échappent des monts nombreux qui les traversent et qui ajoutent leurs sites agrestes aux cultures fleuries de la vallée, et la Morava roule avec rapidité ses flots bleuâtres auprès de la superbe Olmutz, antique capitale de la Moravie.

Au premier rang de la noblesse impériale brillait avec un éclat mérité la célèbre famille d'Alberg, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les d'Alberg s'étaient rendus fameux par une suite non interrompue de services signalés et de périls glorieux. Aussi, fiers de leurs droits conquis par des exploits qui créent les héros et les vertus qui les font chérir, ils vou-

laient transmettre d'âge en âge, et pur et respecté, leur nom devenu depuis long-temps historique. *Sacrifier la vie à l'honneur*, telle était leur devise.

Il restait de cette illustre maison deux frères qui, vaillans à la guerre, soutenaient la gloire de leurs aïeux, et une jeune princesse, modèle de grâce et de beauté.

Elzine vivait, en Moravie, dans le château de ses pères. Depuis quelque temps ses frères étaient revenus auprès d'elle, et, impatiens d'entendre le signal des combats, leurs vœux en hâtaient le retour. Pour oublier l'ennui d'un repos qu'ils supportaient avec peine, ils donnaient des tournois

où se réunissait l'élite des chevaliers de la Moravie. Elzine faisait les honneurs de ces fêtes avec cette bonté ravissante qui, indulgente pour tous, aimable pour le bonheur qui brille, mais plus occupée du malheur qui souffre, va au-devant de ses besoins, et ne permet pas à sa plainte de se faire entendre.

Mais déjà Elzine cherche la solitude. Les hommages l'importunent, et, seule avec Athalise, l'amie de son cœur, la confidente de ses secrets les plus chers, la généreuse Athalise qui a pour elle le dévouement le plus absolu, Elzine répand des larmes qu'il faut cacher

à l'orgueil soupçonneux de ses frères.

Bientôt la guerre se déclare. L'ordre est arrivé de partir sans retard. « Ma sœur, » dit en s'éloignant le jeune d'Alberg, appelée comme nous à soutenir le nom honoré de notre maison, en notre absence, vis dans la retraite. Ne permets pas qu'un souffle impur s'élève jusqu'à la vertu d'Elzine. Souviens-toi que pour une jeune beauté l'honneur est la fleur de la vie. Si le sort trahit le succès de nos armes, tu apprendras que notre amitié à tout prévu et rien oublié. Adieu, ma sœur... — Adieu! répète, à voix basse et les yeux humides de larmes, un jeune cheva-

lier qui suit d'Alberg, adieu, Elzine !..... songe à notre amour et aux gages ignorés et si chers que je laisse après moi. Ils sont déjà loin, et cette voix discrète retentit encore douloureusement dans le cœur d'Elzine qui tombe dans les bras de sa chère Athalise.

Conduite dans son appartement, Elzine veut se cacher à tous les yeux. Elle défend à tout le monde d'approcher de la demeure écartée qu'elle a choisie. Là, ses pleurs coulent avec abondance. Elle en arrose sa couche, elle en couvre le sein de son amie, qui pleure avec elle, la console, lui prodigue les plus touchantes cares-

ses, et ne peut rappeler le calme dans cette âme tourmentée.

« O Athalise! chère Athalise! dit Elzine, j'en mourrai. Toi seule me reste pour appui dans la plus cruelle douleur. Que faire? que devenir? ô ciel! prends pitié de moi! »

La fièvre s'est déclarée. Son mal augmente. Minuit sonne. Le côté du château qu'elle habite est désert. La nuit favorise un projet hardi. Athalise part. Seule, sans témoins, elle frémit d'effroi. Son pied tremble au moindre froissement de la feuille qu'elle foule dans l'obscurité; mais peut-être que par le mystère de son éloignement elle sauve son amie. Le cœur

d'une femme, faible pour ses propres souffrances, est animé d'un courage divin, d'un dévouement sublime pour servir les êtres malheureux qu'elle aime.

Le lendemain de cette nuit cruelle, Athalise ne parut point au château. Elzine alarmée comptait les heures, les momens. Mille obstacles s'offrirent alors à ses tristes pensées. Le bonheur de toute sa vie, sa vie peut-être dépendait du secret dangereux d'une démarche que tout la forçait à cacher, et qu'un rien pouvait trahir.

Enfin, une marche vive et connue d'elle se fait entendre. La porte s'ouvre : c'est Athalise. Son regard assuré, son doux sourire

annoncent une heureuse nouvelle. Elle a réussi. Elzine attendrie la serre long-temps dans ses bras, et son silence expressif parle au cœur de son amie.

Cependant quelques mois s'étaient écoulés, et Elzine se plaignait de n'avoir point reçu de nouvelles de l'armée, lorsqu'un courrier arriva en toute hâte au château, et lui remit une lettre. « Allez, dit Athalise au messager, rejoignez les frères d'Elzine, et dites-leur que leur long silence et les dangers de la guerre ont alarmé sa tendresse, et l'ont mise dans l'état où vous la voyez. Leur prompt retour lui rendra la santé. »

Le messager s'éloigne. Elzine

brise, le cachet et lit d'une voix tremblante :

« Chère Elzine !

» Le succès a couronné nos ar-
» mes. Nous avons perdu des
» guerriers chers à notre amitié ;
» mais une paix glorieuse est le
» prix de nos exploits. Demain
» nous arriverons au château avec
» le gouverneur de la Moravie qui
» désire te voir. Prépare-toi à lui
» témoigner tous le plaisir que nous
» fait éprouver l'honneur qu'il nous
» accorde.

» A demain, ma sœur.

» ÉRIC D'ALBERG. »

« Athalise, as-tu bien entendu ? *Nous avons perdu des guerriers*

chers à notre amitié, dit mon frère. Tiens, lis, je tremble. — Rassurez-vous, dit Athalise, la guerre moissonne les guerriers; mais le sort épargne souvent parmi eux l'objet de nos vœux les plus chers; et d'avance ne vous livrez pas à de cruelles alarmes. — Ah! répond la princesse, comment cacher ma douleur aux yeux de mes frères? — Il le faut, prenez courage. — Et le prince Adalbert, que vient-il faire? — Il désire vous voir — Me voir!.. que veut-il? Athalise, je ne sais pourquoi; mais tout m'effraie, tout me tourmente.»

Le lendemain le château se remplit d'écuyers. Une troupe de chevaliers précédait l'arrivée du

gouverneur. Elzine avait rassemblé toutes ses forces pour cacher sa tristesse et recevoir ses frères. Ils parurent, ils volèrent dans les bras d'Elzine. Mais elle cherche des yeux un chevalier qu'elle ne voit pas. Elle n'ose interroger tout ce qui l'entoure. « Mon frère, dit-elle enfin à Éric, j'ai tremblé pour vos jours. Vous avez triomphé, j'en bénis le ciel; mais, s'il faut vous en croire, votre amitié a fait des pertes bien chères. — Oui, ma sœur, dit d'Alberg, la victoire coûte souvent plus de larmes aux vainqueurs qu'aux vaincus. — Et Fernand, votre compagnon d'armes?... — Hélas! — Il vous avait sauvé la vie dans un combat. —

C'était mon fidèle ami, je le regrette, je le pleure. — Il n'est plus? dit Elzine en s'appuyant sur Athalise. — Il est mort avec gloire en vous nommant,... il était si dévoué à notre maison. — Fernand n'est plus! répète Elzine d'une voix mourante. — Tel est le sort des armes, ajouta d'Alberg. »

Le gouverneur arrive en ce moment. « Ma sœur, dit Éric, voilà le prince. Excusez-la, ajoute-t-il, en s'adressant au gouverneur, les dangers que nous avons courus ont affaibli ses forces, et sa tendresse pour nous nous la rend encore plus chère. — Et plus belle! dit Adalbert en regardant Elzine. »

Elzine se retira dans ses appar-

temens. Ses frères même, alarmés de sa pâleur, exigèrent qu'elle évitât les fatigues d'une fête. Le gouverneur la vit s'éloigner à regret, et l'exprima avec un intérêt si tendre, qu'Elzine en fut troublée; mais tout le monde se méprit sur le sujet de son émotion.

Ses craintes n'étaient que trop fondées. Ses frères songeaient depuis long-temps à lui donner un époux digne d'elle et de leur ambition. Ils en avaient parlé au prince, leur ami, et sa visite au château n'avait pas d'autre but.

Adalbert avait souvent entendu répéter l'éloge d'Elzine. Dès qu'il l'eût vue, il trouva sa beauté au-dessus de sa renommée, et le

même jour il déclara son désir de s'unir à elle. Les d'Alberg lui donnèrent leur parole, et sur-le-champ ils avertissent Elzine de se préparer à un hyménée qui comblait tous leurs vœux. Que répondre à des frères que l'ambition seule dirige? Quelle résistance opposer à des désirs non partagés, mais que nul obstacle ne peut arrêter? Quel aveu fallait-il faire?... Obéir était le seul parti qui restait à Elzine, et le cœur gros de soupirs, les yeux remplis de larmes qu'il fallait dévorer, elle fut à l'autel promettre un cœur perdu pour le bonheur.

Mais son extrême abattement un jour où tout devait sourire à ses vœux, inquiète l'amour d'A-

dalbert; empressé de la conduire à Olmutz dans son palais, il prodigua tous les plaisirs de sa cour pour plaire à Elzine que rien ne pouvait distraire de sa profonde tristesse. Le prince attribua cette constante mélancolie à la réserve d'une jeune beauté élevée dans la solitude; et bientôt, plus heureux près d'une épouse adorée, il eut d'elle un fils qu'on nomma Oscar.

Athalise avait suivi son amie; mais le gouverneur lui avait vainement offert de se fixer à la cour. Elle refusa toujours de quitter une demeure délicieuse qu'elle habitait non loin de la ville. C'est dans cette retraite charmante, embellie par l'amitié d'Elzine, qu'Athalise vi-

vait heureuse, élevant avec un soin extrême la jeune Thélémy qui l'accompagnait toujours dans ses visites au palais.

Oscar et Thélémy étaient à peu près du même âge. Ils croissaient, embellissaient ensemble. Oscar était vif, turbulent, mais généreux et prompt à réparer le mal qu'il avait fait. Thélémy toujours douce, caressante, semblait résignée à souffrir. Ainsi le caractère naît, s'annonce et se développe avec nous.

Au milieu de tous ces jeux, vains plaisirs d'un âge ignoré et qui s'ignore lui-même, le jeune prince, né pour commander, voulait déjà tout diriger. A la moindre

résistance, il s'emportait et renversait ces édifices mobiles qui avaient coûté tant de soins à leurs mains impatientes; mais une aimable sensibilité suivait de près sa colère. Il volait aussitôt dans les bras de Thélémy, l'embrassait, la consolait, et plus sage, désormais, il jurait de lui obéir. Thélémy pleurait et disait avec une expression touchante : « Que je suis malheureuse! » Hélas! ce cri de l'enfance, échappé à un chagrin aussi léger que l'objet qui l'a produit, sera peut-être un jour le seul que son cœur pourra redire.

Ainsi passent ces premiers momens de la vie, à peine sentis, aussi vite oubliés; ainsi s'envolent

ces années heureuses où, si près des passions qui commencent et si loin d'en prévoir les orages, on jouit d'une tranquillité qui, bientôt perdue, ne revient jamais, et qu'on regrette toujours.

Thélémy était parvenue à cette époque charmante où tout s'embellit à nos yeux. Chaque printemps faisait éclore en elle une grâce de plus. Cette amitié si naïve, si pure, qui jusqu'alors l'avait unie à Oscar, devenait tous les jours, en dépit d'elle, un sentiment plus tendre, et le besoin de le sentir avait fait naître le désir de le cacher.

De son côté, Oscar, plus timide en approchant de Thélémy, ne pouvait se rendre compte du nou-

veau trouble qu'il éprouvait. Tous deux étaient plus silencieux, plus réservés. De loin ils faisaient mille projets de tout se dire, et de près ils n'osaient parler. Forcés de se voir plus rarement, ils le désiraient davantage, et c'est alors qu'échappant à cet épanchement accoutumé de l'enfance, à cet abandon délicieux du cœur, ils se livraient innocemment à tous les charmes d'un danger encore ignoré, mais tout près d'éclater.

Un bal que l'on donna à la cour leur apprit qu'un amour tumultueux avait remplacé leur confiance ingénue. Thélémy y parut avec tous les attraits du bel âge, ne cherchant point à plaire et plaisant

à tout le monde; elle était l'objet de tous les vœux, le sujet de toutes les remarques flatteuses. Belle sans vouloir le paraître, et légère comme la bergère des bois, elle dansait, sa grâce était ravissante. Oscar était ému, enchanté. A chaque cri d'admiration excité par elle, on le voyait tressaillir, et lorsqu'on louait Thélémy, on eût dit que la louange lui était adressée, tant elle flattait son amour. Mais au milieu des groupes variés où chacun se livre au plaisir d'une danse animée, chaque fois qu'une main étrangère pressait la main de son amie, il pâlissait, rougissait tour à tour, et lui-même, s'il essayait de former quelque pas près d'elle, le désir qu'il avait de

lui plaire augmentait son embarras. Ainsi, toujours agité par l'espoir d'être aimé d'elle, et encore plus par la crainte de ne pas l'être, Oscar, jeune, charmant, oubliait tous ses avantages et devenait le plus timide des hommes, parce qu'il en était le plus amoureux. O trouble des sens, délire du cœur, vagues désirs, tourmens si doux, délices d'un premier amour! Quels plaisirs que les vôtres! C'est alors que la vie n'est que le plus beau des rêves, pourquoi ne dure-t-il pas toujours?

Cependant Athalise dont la santé s'altérait chaque jour, était trop faible pour venir au palais. Elzine allait souvent la consoler et la ser-

vir. Le jeune prince était tourmenté de ne pas voir Thélémy. Ne pouvant plus résister à son inquiétude, il prie, presse et décide sa mère à l'envoyer lui-même chez Athalise.

Il a bientôt franchi l'espace qui le séparait de sa jeune amie. Le premier objet qui frappe sa vue est Thélémy occupée à broder une écharpe. Interdite à son approche, et ne trouvant point de paroles pour exprimer sa surprise, elle se lève, se trouble, et cet embarras, indice d'un amour qui se trahit, donne au jaloux Oscar des soupçons qu'il n'ose encore faire éclater; mais ses regards parlent pour lui. Après un moment de silence : « Ma

présence vous gêne, je le vois, je suis indiscret.—Indiscret! vous? et pourquoi? dit Thélémy. — Cette écharpe... — Qu'avez-vous? — Cette écharpe charmante est pour un chevalier? — Oui, Oscar, elle est pour un chevalier. — Il vous aime? — Je le crois. — Et vous l'aimez?... » Thélémy se tait et soupire. « Ah! dit Oscar avec un mouvement de dépit, si je savais!...—Arrêtez, prince, et n'outragez pas votre amie. Une jalousie qui blesse est un sentiment indigne de tous deux. — Pardonne, pardonne, ô Thélémy! je crains de n'être point aimé de toi. — O mon Dieu! l'entendez-vous? il dit que je ne l'aime pas! Oublie-t-on jamais

son premier ami ? — Ton premier ami ! oui, je le suis ; mais l'amitié, chère Thélémy, l'amitié suffit-elle toujours à tous nos vœux? Ah ! je sens... — Parle ?.. — Je t'aime comme une sœur ! — Je te chéris comme un frère ! — Je voudrais te voir à toute heure, à tous momens, en tous lieux. — Je le voudrais aussi. — Quand je te vois... — Quand tu parais... — Mon cœur s'arrête d'abord. — Le mien s'arrête de même à ta vue ; et puis... — Et puis... il bat avec une force ! — Cher Oscar ! — Thélémy !.. » Un doux silence succède à cette scène animée ; mais le plus tendre aveu est près de les trahir.

« Thélémy, reprend Oscar, je

vais partir.—Tu pars?—Cette nuit pour l'armée. Mon père l'ordonne. —O ciel! pour l'armée! tu vas exposer des jours qui me sont si chers! —Dans trois jours je serai de retour près de toi. — Tu le promets? — Je te le jure. — Eh bien! attends... prends cette écharpe. C'est pour toi que je l'ai préparée. Qu'elle soit ta parure. Regarde sous ce pli, c'est ton nom. Lis : Pour Oscar. Voilà le chevalier auquel je la destine. — Ah! dit Oscar enchanté, permets à ma joie... » Thélémy s'échappe de ses bras, en lui criant : « N'oublie pas Thélémy. — Moi! l'oublier? jamais! jamais! » répète le prince à sa bien-aimée qui déjà ne l'entend plus.

Fier de porter cette écharpe chérie, il se croit invincible, il court, se précipite, arrive au palais, va, vient, retourne cent fois dans les lieux chers à ses premiers souvenirs. Il parcourt les bois aimés de son enfance. Il voit l'antique chapelle où son cœur, vierge encore, fit le premier serment d'amour, et le bosquet solitaire, discret asile d'un bonheur sans alarmes, et la rose blanche, préférée par elle, simple ornement d'un sein plus charmant que la fleur qui le pare, et l'arbre hospitalier dont l'écorce mobile change, se reproduit, change encore, et toujours conserve l'empreinte de son chiffre amoureux. Tout l'attendrit, tout le char-

me, tout parle à son âme émue. Cependant, couvert de son armure et paré de son écharpe, il a pris les ordres de son père; il va partir pour l'armée. Il part !... mais déjà, plus impatient d'amour que de gloire, il rêve au moment du retour.

Athalise ne se rétablissait pas. Thélémy se rend aux ordres d'Elzine qui désire lui parler. Elle pénètre dans les vastes jardins du palais, et s'avance à pas lents dans des lieux jadis si animés. Maintenant ils paraissent déserts. Oscar n'y était plus. Un charme involontaire l'attire vers un oranger, son arbre chéri, que ses jeunes mains ont

soigné. O surprise! un papier est suspendu à une branche. D'un pied léger elle s'élance, saisit l'écrit mystérieux, l'ouvre en tremblant et lit :

Amour pour elle!
La voir, l'aimer, être aimé d'elle,
Voilà mes vœux.
J'y pense à toute heure, en tous lieux.
Je l'aime tant! elle est si belle!
Que je redis la nuit, le jour :
Amour pour elle!
Amour!

Ami fidèle,
Long-temps je sus qu'elle était belle.
Amant jaloux,
Bientôt je fis des vœux plus doux.
Au cœur l'amitié suffit-elle?
Quand on redit la nuit, le jour :
Amour pour elle!
Amour!

Amour pour elle !
Est un cri charmant, digne d'elle,
Il part du cœur.
Loin de son regard enchanteur,
J'attends, je cherche, je l'appelle,
Et je redis la nuit, le jour :
Amour pour elle !
Amour !

Elle relit mille fois cet aveu si tendre qu'Oscar a écrit, qu'il n'a point osé prononcer. Rayonnante de joie, elle paraît devant Elzine qui lui dit : « Vous m'apportez une heureuse nouvelle. — Hélas ! non, répond Thélémy en rougissant. Connaissez la cause du contentement que vous avez pu voir d'abord sur mon visage. Chaque fois que j'arrive dans ce palais où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, je ne

puis résister à une émotion que tout fait naître. Ces lieux me rappellent tant de doux souvenirs ! Tout m'y plaît, ici j'aime tout.... jusqu'à l'air qu'on y respire. — Poursuis, Thélémy, j'éprouve à te voir, à t'entendre, un plaisir !... mais réponds. Au milieu de tous les objets qui flattent ici tes yeux, réveillent tes souvenirs, intéressent ton cœur, ne sens-tu aucun désir qui t'amène, t'attire vers moi ? — Je suis la fille d'Athalise. — La fille d'Athalise! répond tristement Elzine. — Vous êtes l'amie de ma mère. Ce titre m'est bien cher, il m'inspire pour vous du respect, une vive reconnaissance.... — Et rien de plus. — Le

reste est pour ma mère. — Pour ta mère, Thélémy! et pour moi? — Je n'ai point, je ne puis avoir pour vous le même amour. — Arrête, Thélémy, tu me perces le cœur. — Madame, pardonnez..... — Chère enfant! reprit Elzine d'une voix émue, tu aimes donc bien Athalise? — Qui n'aimerait pas une mère? Une mère nous donne la vie, ouvre notre berceau, protége nos premiers pas, sèche nos premières larmes, s'embellit de notre bonheur. Son amour nous suit en tous lieux. Elle ne nous abandonne jamais.... Madame, qu'avez-vous? je vous vois pâlir et pleurer. — Continue, Thélémy, parle, parle encore, parle

toujours. Je ne puis me lasser de ta vue, de tes discours, de tes sentimens. Je t'aime aussi... je t'aime peut-être beaucoup plus que je ne puis te le dire. Ainsi donc, Athalise? —Son état alarme toujours ma tendresse. —Le ciel nous épargne un tel malheur; mais, enfin, si tu la perdais... —Ah! ne me donnez pas cette crainte cruelle. — Si elle s'éloignait de toi? — Elle! s'éloigner de moi! impossible. Elle ne le voudrait pas. Je la suivrais partout. Une mère ne quitte jamais son enfant. — Cruelle Thélémy, ajoute Elzine, en fondant en larmes; non, tu ne sais pas, tu ne sauras jamais peut-être tout le mal que tu fais à mon cœur. Écoute.

Quelquefois une mère est forcée de quitter son enfant. Un malheur, un malheur affreux, des raisons puissantes, que te dirai-je enfin ?... Il est dans la vie des positions terribles, inexplicables, que tu ignores encore. Une mère semble abandonner l'enfant de son amour. Elle dévore ses larmes, cache ses soupirs, et souvent, victime d'un rigoureux devoir, là où vit sa fille chérie, dans le même lieu, près d'elle, dans ses bras, alors que tous ses sens sont agités, son âme émue, sa poitrine brisée par des chagrins soufferts dans le silence, alors même, elle ne peut montrer, on ne doit voir dans son sourire qu'une indiffé-

rence feinte, dans ses yeux qu'une tristesse cachée, et sur son visage qu'une froide insensibilité. Chère Thélémy, plains une mère forcée de quitter son enfant, plains-la, pleure sur elle. Elle est bien coupable; mais elle est encore plus malheureuse. Elle languit, elle souffre, son cœur peut se trahir, elle est morte à la vie. Ah! ma fille... — Madame, vous avez du chagrin, j'en ignore la cause. Mais je le vois à vos pleurs, vous êtes bien à plaindre. — Oh! oui, bien à plaindre; mais en ce moment ta voix me console. — Elle vous consolera toujours. — Toujours! — Du moins, je l'espère. Si vous vouliez, vous pourriez me tenir

lieu de mère, être ma mère aussi. — Ah! parle, que veux-tu dire? — J'aime Oscar. — Je le sais. L'amitié vous unit. — L'amitié! non, c'est bien davantage, maintenant, Oscar m'aime aussi comme moi, et c'est... — Achève. — D'amour. — Malheureuse! — Grand Dieu! madame, vos regards me font trembler. Écoutez-moi. Je ne suis point coupable. C'est Oscar qui le veut. Je ne l'ai point séduit; mais séduite comme lui, je l'aime! oh! je l'aime tant que mon cœur peut aimer. Mes vœux sont purs, et si je pouvais être son amie, son amante, son épouse... — Toi! l'épouse d'Oscar! impossible! — Hélas! je le sais, Oscar est un prince

puissant, sa mère règne en ce palais, la mienne vit de ses bontés; moi, je ne suis rien... peu de chose... je suis la fille d'Athalise. — Thélémy, éloigne-toi. J'ai besoin d'être seule. Que ce secret reste entre nous. Renonce à ton amour. N'aime plus Oscar. Je te le défends. Ne viens plus au palais. Un jour je te dirai... tu sauras tout. Ne t'afflige pas. Embrasse ton amie. Va, pars, retourne chez Athalise, dis-lui... mais non, j'irai te rejoindre, te consoler... Adieu, adieu!... » Pauvre mère! ses sanglots lui coupent la parole. Elle serre Thélémy dans ses bras, lui fait signe de se retirer, et cache de ses deux mains son visage inondé

de larmes, en répétant d'une voix déchirante : « Que je suis malheureuse! Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !... » Thélémy, confuse, interdite, s'éloigne en pleurant.

Mais déjà Oscar est de retour. Il arrive, animé de la plus douce espérance, et le premier objet qui s'offre à lui dans le jardin qu'il traverse avec rapidité, est Thélémy désolée.— « Arrête, dit-il, pourquoi ces pleurs? Ils redoublent à mon approche. Tu ne me réponds point. Thélémy, hâte-toi, parle, parle, enfin, explique-toi, je le veux, je l'ordonne, je t'en supplie.—Oscar, nous ne nous verrons plus. C'est la dernière fois. — Quel langage!

— Ta mère... — Eh bien ! — Me défend de t'aimer. Notre union est impossible. Trop de distance nous sépare. — Dissipe tes craintes, confie-toi à ma foi. Je verrai, je parlerai, je déciderai ma mère. Elle ne pourra résister à mes vives instances. Elle entendra la voix d'un fils qu'elle aime, la prière d'un amant qui t'adore. Elle nous unira, j'ose te l'assurer. Tiens, la vois-tu à travers la fenêtre de son appartement ? Tendre mère ! elle nous suit des yeux. Elle nous regarde avec amour, elle pleure, elle m'a reconnu, elle m'appelle. Entends-tu ? Viens, viens, Thélémy, courons nous jeter à ses pieds. »

Il dit, entraîne Thélémy qui fait

de vains efforts pour s'y opposer. Il n'entend plus rien. Il n'a plus qu'un vœu, qu'un espoir, qu'une idée. Il tombe aux genoux d'Elzine, et lui présentant Thélémy: « O ma mère, dit-il, voilà l'amie de mon enfance, la compagne de toute ma vie, l'épouse que mon cœur a choisie. Consentez à notre bonheur. — Oscar! mon cher fils! reviens de ton égarement.— Unissez-nous. — Vous unir! que demandes-tu? Jamais, jamais! — Eh bien! craignez mon désespoir. Encore un refus, et j'expire à vos yeux. — Oscar! arrête, je t'en conjure. Tremble. Tu m'y forces. Apprends donc quel est l'obstacle invincible qui s'oppose à tes vœux. Thélémy est

ta sœur. — Je suis la sœur d'Oscar ! — Qui ? moi ! frère de Thélémy. — Oui, je suis votre mère à tous deux. Mes enfans ! j'ai parlé ; je l'ai dû pour prévenir un crime affreux. Ce secret terrible m'est échappé. Gardez-le bien. Ma vie, mon honneur, le vôtre, tout dépend de votre silence. Athalise, cette généreuse amie qui a pris soin de Thélémy... Mais, près de moi... un bruit... O ciel ! mon époux ! Tout est perdu. »

« Gardes ! s'écrie le gouverneur, chassez cette jeune fille ; vous, Harold, conduisez mon fils dans ses appartemens. Je le confie à votre zèle. Vous m'en répondez sur votre tête. — Gardes ! dit Oscar, res-

pectez-la, ou craignez ma colère. »

Elzine est portée mourante sur son lit. Adalbert s'est éloigné. Instruit de l'arrivée de son fils, il venait le voir, lorsqu'en approchant de l'appartement d'Elzine, le débat qui s'y passait avait arrêté ses pas. Frappé de surprise en écoutant, il avait redoublé d'attention. C'est ainsi que le hasard découvrit un secret qu'une prudence nécessaire avait rendu impénétrable pendant tant d'années. Maintenant que fera le gouverneur? L'orgueil du rang, sa confiance trahie, un mystère si long-temps protégé, tout irrite ses esprits troublés, et étouffe en son âme les sentimens généreux. Il peut

tout, et déjà son seul désir est d'abuser de son autorité. Retiré dans son cabinet, il ne forme que des projets de vengeance, il donne les ordres les plus sévères et refuse de se rendre aux vœux d'Elzine qui demande à le voir, à lui parler avant de mourir.

Oscar apprend le danger de sa mère, un ami fidèle lui a donné cette triste nouvelle. Vainement son père a ordonné qu'il restât enfermé dans ses appartemens. Il saisit le fer d'un garde qui veut le retenir et menace d'en frapper l'imprudent qui oserait s'opposer à son passage. La résistance disparaît. On respecte un jeune prince animé par la colère et l'amour filial.

Rien ne l'arrête. Il court à l'appartement d'Elzine, il ouvre. Quel tableau ! Des femmes en pleurs, un morne silence, et sa mère expirante ! Elzine lui tend la main, et lui montrant le ciel : « Cher Oscar, dit-elle, d'une voix éteinte, nous nous reverrons dans un autre monde. C'en est fait, je vais mourir. Ton père n'a pas voulu entendre ma justification à mon dernier soupir. Tu plaideras ma cause près de lui. O mon fils ! viens, je te sens encore presser ma main glacée. Reçois mes derniers embrassemens. Veille sur le sort d'Athalise et de Thélémy... Adieu, Oscar, cher Oscar !.. souviens-toi de ta mère... » Ses yeux se ferment et sa

voix expire sur ses lèvres en nommant Thélémy !..

Le désespoir d'Oscar est impossible à décrire. La perte d'une mère est un de ces malheurs qui, absorbant toutes les forces de la douleur, n'en laissent point pour l'exprimer. Oscar éclate tantôt en sanglots entrecoupés, et tantôt, le regard fixe, immobile près d'Elzine inanimée, il la considère avec ce calme effrayant, cette stupeur qui est l'indice d'un profond accablement. Enfin sa sensibilité se réveille; on l'arrache à l'appareil de mort qui l'environne. Il traverse en furieux les flots tumultueux du peuple rassemblé devant le palais et demandant à grands cris que

l'on sauve sa bienfaitrice. Elzine est morte pour eux ; mais elle vivra toujours dans le souvenir des malheureux qu'elle a consolés.

Oscar est arrivé à la demeure d'Athalise ; il ne trouve plus que des débris. Épouvanté de ce qu'il voit, il ne peut en croire ses yeux. Il interroge. Il apprend qu'un ordre du gouverneur publié depuis plusieurs jours, avait fait démolir cette maison ; qu'Athalise et Thélémy étaient bannies à jamais de la Moravie, et que nul ne pouvait leur porter du secours sans encourir la disgrâce du prince. Accablé, anéanti de tout ce qu'il entend, il ne sait plus que devenir, de quel côté tourner ses pas. Il s'avance au

hasard sur la route qui s'offre à lui. Il questionne tous ceux qui se présentent sur son passage et se hâte de poursuivre ses recherches pour sauver, s'il en est temps encore, et l'amie de sa mère et sa sœur bien-aimée.

Cependant, chassées de leur demeure, Athalise et Thélémy ont fui devant les gardes qui les poursuivaient. Errantes, abandonnées du ciel et des hommes, sans asile, sans amis, elles se traînent sur le chemin de l'exil dont l'étendue effraie par avance leurs cœurs abattus. Athalise, à peine sortie d'une douloureuse maladie, sent à chaque instant ses forces s'affaiblir. Son âme seule la soutient encore et

se montre supérieure à l'adversité. Elle s'est perdue pour son amie. Cette idée lui donne le courage de supporter ses souffrances. Le malheur qui abaisse et humilie les caractères timides relève l'énergie des âmes élevées. Mais Thélémy, désespérée par le tableau de tant de misère, suit sa mère adoptive et verse un torrent de larmes. « O Dieu! dit-elle, tout le monde nous abandonne. Voyez, chacun détourne ses regards de nous. On nous fuit. Oscar aussi. Ne sait-il pas que je souffre? — Il faut l'oublier, répond Athalise. — L'oublier!.. quand l'amour me dévore. — Thélémy, c'est ton frère. — Il ne l'est à mes yeux que depuis quelques jours, et

il fut mon ami, mon amant, depuis que je respire. Le cœur oublie-t-il un si long bonheur pour un seul moment d'infortune? — Mon enfant, tu t'égares, n'aggrave pas les tourmens de notre position. Tu le vois, elle est affreuse. — O ciel! ne m'avez vous fait naître que pour le malheur. — Calme-toi, je t'en conjure, disait Athalise attendrie. — Ah! ce n'est que pour vous que je pleure. — Aimable enfant!.. — Vous avez tout fait pour Thélémy. — Paix! Thélémy, silence! — Je vous dois tout, je vous dois plus que la vie, et c'est moi, moi qui vous fais mourir. — Silence donc! tu me fais mal. — Vous ne m'avez jamais abandon-

née, vous! Cependant vous n'étiez pas ma mère, et celle qui l'était....—Que dis-tu? quelles plaintes oses-tu faire? Chère enfant, la douleur rend ton cœur coupable. N'accuse pas ta mère, tu n'as que ton malheur; elle en a deux: un seul, le tien est pour elle le plus horrible de tous. Ta mère n'y résistera pas. Je la connais. Peut-être même, peut-être qu'en ce moment, près de perdre la vie, elle bénit l'enfant qui la condamne. — Ma mère! dit Thélémy, en jetant un cri douloureux; pardonne, ô ma mère! pardonne à ton enfant malheureux. Athalise! à genoux, prions pour elle!... » Si une âme pure, une prière fervente et des

pleurs religieux plaisent au Dieu par qui tout vit, tout souffre, les vœux d'Athalise et de Thélémy s'élèveront jusqu'à lui.

Deux jours se passèrent ainsi. Déjà le besoin se faisait sentir. « Arrêtons-nous, dit Athalise,.. je ne puis plus me soutenir... j'ai froid... j'ai soif... un peu d'eau !... » et en prononçant ces paroles de détresse, elle tombe au pied d'un arbre. Thélémy voit le danger de son amie. Son corps défaillant se ranime. Le désir de la sauver est sa seule pensée. Elle court, cherche partout un secours pressant... le dernier peut-être. Elle donnerait sa vie pour trouver une eau limpide, une source, son seul espoir,

son seul refuge. Elle avance dans les champs, à travers les ronces et les graviers rocailleux. Ses pieds délicats sont meurtris; mais elle ne ressent aucune douleur. Elle fait ainsi beaucoup de chemin, et tous ses efforts sont inutiles. Enfin, au détour d'un bois, et sous un roc écarté, elle croit entendre le doux murmure d'une cascade qui jaillit. Elle vole de ce côté. Une eau claire arrose la verdure. Elle en remplit ses deux mains; et, haletante, couverte d'une froide sueur, elle se presse de rejoindre Athalise... Grand Dieu! elle est étendue sur la terre. Sa tête est tournée du côté où elle a vu partir Thélémy. Sa bouche est entr'ouverte et

semble redire un dernier adieu. Thélémy la croit assoupie. Elle l'appelle. Point de réponse. « Athalise ! dit-elle, amie si chère, réveille-toi, c'est Thélémy !... Elle t'apporte la vie. Athalise ! entends-moi. » Tout se tait. L'effroi s'empare de Thélémy, l'eau échappe de ses mains. Elle prend Athalise dans ses bras, la serre sur son cœur éperdu, l'inonde de larmes, et redit encore son nom avec l'accent le plus douloureux. O qu'alors la voix de Thélémy était déchirante ! mais hélas ! vains efforts ! plus d'espoir ! Athalise ne la reverra plus. Son cœur est froid. Il ne bat plus sous la main de sa fille désolée ; ses

yeux sont fermés pour toujours.

Thélémy n'a plus la force de résister à ce dernier malheur. Elle court échevelée sur la route. Une voiture passe. Elle se jette aux pieds des chevaux. La voiture s'arrête. Un étranger descend. Thélémy ne parle pas; mais sa main indique l'objet de ses cruelles alarmes. Elle entraîne l'étranger qui considère Athalise avec attention. L'œil de Thélémy est fixé sur les regards du protecteur que le ciel lui envoie. Il ne tarde pas à s'apercevoir que tous les secours de l'art sont inutiles. Il prononce l'arrêt fatal. Soudain un affreux sourire se montre sur les lèvres décolorées

de Thélémy. Sa tête s'égare. Elle répète des discours qui sont l'indice effrayant d'une démence qui commence.

En ce moment, Oscar, qui depuis long-temps suivait les traces de Thélémy, l'aperçoit de loin. Il se précipite vers elle et s'écrie : « Thélémy! Thélémy! je te retrouve enfin... O ciel! dans quel état!.... C'est moi! regarde, reconnais-moi. » — Thélémy le regarde, mais ne le reconnaît plus. Oscar la prend dans ses bras; elle y perd connaissance. Pendant que l'étranger emporte le corps d'Athalise, le jeune prince au désespoir soutient Thélémy. Ils montent et la voiture s'éloigne.

« Cet étranger était Odolzi, médecin célèbre qui consacrait des talens admirés en tous lieux aux souffrances de l'humanité. Dans un château, placé au pied d'une chaîne de montagnes ombragées d'arbres, site enchanteur et favorable aux secrets de son art, il donnait à des malheureux que des désastres inattendus, des infortunes diverses et leur raison perdue, avaient exilés du monde, les soins les plus habiles, fruits précieux d'une étude approfondie. On voyait dans cette demeure, embellie de tous côtés par une nature riante, des insensés jadis heureux, enviés; maintenant, tristes objets de pitié et encore pleins de vie, ils ignorent qu'ils

ont vécu pour la société, dont ils sont à jamais oubliés. Tableau douloureux de la destinée des hommes ! Hélas ! plus d'une femme victime d'une sensibilité trop exaltée, injustement trahie, demandait encore à l'écho muet de la solitude l'amour perdu d'un amant toujours adoré !... C'est là que fut conduite Thélémy.

FIN DU PREMIER VOLUME.



